

années, de longues années qu'elles en rêvent, mais jamais encore elles ne se sont assises sur une de ces chaises laquées blanc protégées par un parasol, en compagnie de courtisans jeunes et bien mis, tels qu'elles souhaiteraient pour une fois en connaître. Elles attendent dans les caveaux et les bistrots dégueulasses de la rue Mulack ou font le trottoir avec lassitude. Lorsque débarque un petit bourgeois adultère en rut, elles lui font avec résignation les bricoles que son épouse se refuse à lui faire. Mais en ces temps difficiles, nos braves maris se font rares, et les filles résignées sont légion. Elles vieillissent, oublient leur rêve de guinguette, et usent jusqu'à épuisement leurs semelles sur le pavé immonde de cette rue lugubre. Mais elles sont heureuses, car elles possèdent un lit, un vrai lit avec une petite table au pied, sur laquelle on peut mettre une lampe et un livre. Posséder un lit, n'est-ce pas là le bonheur suprême ? Il n'a pas besoin d'être vraiment propre. Il n'est même pas si grave de devoir le partager avec quelqu'un d'autre. Car rien n'est plus doux que de sombrer dans le sommeil – sombrer, quelle expression ! – dans un lit !

Harassé, je traverse la chaussée en me traînant et m'effondre sur un petit escalier en décrépitude. Tout près de moi, une fille peinturlurée chantonne. Je lui demande : "Où est-ce que je peux dormir gratis ?" Elle me répond : "T'as qu'à aller à l'asile de nuit de la rue Fröbel", et elle continue de chantonner. Elle n'avait pas besoin de se donner ce mal, je le savais déjà. Mais Berlin est vaste, extrêmement vaste, et il me faudrait encore marcher une bonne heure pour arriver rue Fröbel. En plus, vu l'horaire, je vais me faire incendier par le patron, d'autant que je n'ai même pas une carte d'invalidité. J'insiste : "Tu connaîtrais rien d'autre ?" "Non", fait-elle sans même interrompre son fredonnement. Ses jambes gainées de soie reluisent

faiblement sous l'éclairage diffus de la rue Mulack. Elle n'est pas mal. Je devrais lui demander si elle ne peut pas m'héberger, mais elle va me répliquer : "T'as du fric, mon petit gars ?" Et moi, je n'aurai pas d'autre réponse que : "Quinze pfennigs, gracieuse princesse !", ce qui pour toute une nuit, même avec une fille de la rue Mulack, est un prix très insuffisant.

Mon épuisement est tel que j'ai failli m'endormir sur les marches de l'escalier. Elle empeste l'eau de Cologne bon marché. En face, les filles ont pris la pause. Deux aventuriers à chapeau melon les passent en revue d'un pas mal assuré. "Grand Dieu, heureusement que j'ai pas besoin de ça, me dit la fille chantonnante non sans fierté, j'ai mes habitués." Mais je tombe d'épuisement et me fiche de ses habitués.

Une sensation confuse me harcèle depuis des heures sans que j'ai vraiment pris conscience de quoi il s'agit. Soudain je sais : c'est la faim, la torture de la faim. Et maintenant que je sais, la voilà qui se déchaîne dans mon estomac. Je préférerais la sensation confuse. Je demande à la fille qui peut se dispenser de racoler : "Où est-ce qu'on peut manger quelque chose pour quinze pfennigs ?" Elle s'est remise à fredonner, fouille dans son sac, me donne quinze pfennigs de mieux et m'indique du doigt un endroit de l'autre côté de la rue sordide : "Là bas, tu pourras te remplir le ventre pour trente pfennigs."

J'ai du mal à quitter mes marches. J'aimais bien rester assis près de la fille aux bas de soie. Mais la faim me pousse. Elle m'a saisi par le colback et me propulse en face, là où pendouille lamentablement un grand drapeau blanc. On est loin de tout réverbère, mais j'entrevois la tête de cheval sur le pavillon effiloché et lis les mots : "Viande

et saucisse". J'ouvre la porte en douceur, m'introduis, et la referme derrière moi.

Comment expliquer le calme de la rue Mulack ? Ici on vocifère et glapit. Une femme rit sans cesse d'un rire sonore et vulgaire. Je m'arrête un instant pour m'habituer à la brume épaisse et moite qui règne dans la pièce, puis je me fraye un chemin jusqu'au comptoir et dis : "À manger pour trente pfennigs!" Le patron est en sueur, les deux femmes avec lui aussi. Il saisit une assiette et y met une louche de patates qu'il arrose d'une louche de sauce brunâtre contenant des morceaux de viande. J'ai de douloureuses contractions au gosier. "L'argent !" À contre-cœur, six pièces de cinq pfennigs roulent sur le comptoir humide. Le patron les jette dans sa caisse.

Je ne regarde ni à gauche, ni à droite ; mon assiette en mains, je fonce à travers les rangées de chaises jusqu'à la première place libre. Et j'engloutis mon repas. Je ne prends pas le temps de le savourer. J'engouffre, j'engouffre. Mon voisin me dit : "Tu me donneras bien tes restes ?" Mais je ne lui réponds pas. Les pommes de terre contiennent du sable qui crisse sous les dents, mais je ne recrache rien. Seuls quelques bouts de cartilage atterrissent sur la table. "C'est trop dommage de gaspiller ça", me reproche un autre voisin. Je relève la tête. Un vieux barbu aux allures de troglodyte récupère mes détritres de ses doigts tremblants et les balance dans sa soupe. Je poursuis mon repas. Il ne reste plus que deux morceaux de pomme de terre bleuâtres dans mon assiette. Et c'est alors que, au moment même où je vais pour la repousser, un événement étrange se produit. Plusieurs hommes se lèvent d'un bond et se propulsent dessus. Mais le dernier arrivé évacue tous les autres et déclare d'un ton menaçant : "La bouffe est à moi !" Ils reculent et lui, comme si cela allait de soi, s'empare de mes

restes et se les envoie. Puis il reprend sereinement place sur sa chaise. Je prends appui contre le mur car un vertige m'a saisi. J'ai mangé trop vite et suis comme ivre. Et c'est alors qu'arrive quelque chose de prodigieux : de la brume surgit sous mes yeux un visage que je ne me serais jamais attendu à revoir là. Je me frotte les yeux, me précipite. Une joie irréprensible s'empare de moi, une sensation délicieusement grisante m'envahit. Je frappe sur l'épaule de l'apparition et hurle : "C'est bien toi ?" Et voilà mon chef de bande qui lui aussi se met à brailler. Il repousse le vieux débris à côté de moi et prend sa chaise. Nous nous serrons la main, nous nous embrassons, puis sa première question surgit : "T'as des nouvelles de Paul et Kalle ?"

Lors de retrouvailles, les effusions peuvent prendre bien des formes. L'effusion des sentiments est affaire individuelle. Certains pleurent, d'autres sont pris d'une véritable diatribe verbale pour manifester leur bonheur. D'autres croisent les bras dans le plus total mutisme et affichent une mine plus malheureuse qu'heureuse. Mon chef de bande et moi parlons d'une voix basse et pleine d'affection dont seuls certains accents trahissent notre joie. Un effet nous parvient guère de nous. Notre argot est pauvre en mots tendres, mais le terme de "salopard" peut manifester tout autant de plaisir à se retrouver que n'importe quel autre terme. Les gens comme nous ont un jargon bien à eux que jamais personne d'autre ne pourra comprendre. Et il n'est pas question qu'ils apprennent à le comprendre.

... et se laissa aller à la première place libre. Et j'onglais mon repas. Je ne prends pas le temps de le savourer. J'onglais. J'onglais. Mon voisin me dit : "Tu me donnes bien tes nerfs ?" Mais je ne lui réponds pas. Les paniers de sable tombent de sable qui crisse sous les dents, mais je ne m'enchaïre rien. Seuls quelques bouts de sauterie attendent sur la table. "C'est trop dommage de gaspiller ça", me regarde un autre voisin. Je relève la tête. Un vieux barbu aux allures de troglodyte récupère mes débris de ses doigts tremblants et les balance dans sa soupe. Je poursuis mon repas. Il ne reste plus que deux morceaux de pomme de terre boudées dans mon assiette. Et c'est alors que, au moment même où je vais pour la repousser, un événement étrange se produit. Plusieurs hommes se lèvent d'un bond et se propulsent dessus. Mais le dernier arrivé évacue tous les autres et déclare d'un ton menaçant : "La bouffe est à moi !" Ils reculent et lui, comme si cela allait de soi, s'empare de mes

... et se laissa aller à la première place libre. Et j'onglais mon repas. Je ne prends pas le temps de le savourer. J'onglais. J'onglais. Mon voisin me dit : "Tu me donnes bien tes nerfs ?" Mais je ne lui réponds pas. Les paniers de sable tombent de sable qui crisse sous les dents, mais je ne m'enchaïre rien. Seuls quelques bouts de sauterie attendent sur la table. "C'est trop dommage de gaspiller ça", me regarde un autre voisin. Je relève la tête. Un vieux barbu aux allures de troglodyte récupère mes débris de ses doigts tremblants et les balance dans sa soupe. Je poursuis mon repas. Il ne reste plus que deux morceaux de pomme de terre boudées dans mon assiette. Et c'est alors que, au moment même où je vais pour la repousser, un événement étrange se produit. Plusieurs hommes se lèvent d'un bond et se propulsent dessus. Mais le dernier arrivé évacue tous les autres et déclare d'un ton menaçant : "La bouffe est à moi !" Ils reculent et lui, comme si cela allait de soi, s'empare de mes

9.

Lors de retrouvailles, les effusions peuvent prendre bien des formes. L'éruption des sentiments est affaire individuelle. Certains pleurent, d'autres sont pris d'une véritable diarrhée verbale pour manifester leur bonheur. D'autres encore se murent dans le plus total mutisme et affichent une mine plus malheureuse qu'heureuse. Mon chef de bande et moi parlons d'une voix basse et pleine d'affection dont seuls certains accents trahissent notre joie. En effet nous parlons guère de nous. Notre argot est pauvre en mots tendres, mais le terme de "salopard" peut manifester tout autant de plaisir à se retrouver que n'importe quel autre terme. Les gens comme nous ont un jargon bien à eux que jamais personne d'autre ne pourra comprendre. Et il n'est pas question qu'ils apprennent à le comprendre.

Mon chef, le roi de ma jeunesse, est resté le roi. La même flamme illumine son front impérial et son visage est toujours marqué de l'expression de ceux que l'on ne pourra jamais soumettre. Je l'aime, lui qui est sorti vainqueur de mille batailles, lui dont le rire a régné sur notre univers. Il porte des pantalons larges tenus par une ceinture. Sur sa tête, la casquette est de travers. Ses épaules menacent de faire craquer sa veste. Sa démarche chaloupée est un véritable défi et il toise tous ceux qu'il croise avec curiosité et arrogance. Il est un tigre dans la jungle de nos rues. Lorsqu'il débarque, les autres se retirent lâchement. Aujourd'hui encore il n'a d'autre loi que la sienne propre, et lorsqu'il l'impose, sa cruauté et son indifférence confinent au surnaturel. Mon chef de bande, tigre solitaire aux yeux vigilants et aux griffes meurtrières ! On ne peut que l'aimer ou le haïr. D'ailleurs, il ne se connaît que des amis ou des ennemis, rien d'autre. Allez à Chicago ou à Shanghai, allez à Paris ou à Londres, partout vous retrouverez ces mêmes fauves solitaires à la casquette de travers et au regard insolent. Ce sont les irréductibles des quartiers miteux, les caïds qui ne respectent que leurs propres lois. Nul n'est encore parvenu à les dompter. Se rebiffant sans trêve, ils ont infligé à leurs tortionnaires de sanglantes blessures. Tapis dans les ghettos des grandes villes, ils ne sortent que la nuit, en prédateurs avisés.

Mon chef de bande me demande : "Où comptes-tu dormir cette nuit, mon ami ?"

"Je n'en sais rien."

"Pourquoi t'irais pas au gourbi d'à côté. C'est cradingue, mais ça coûte que quarante pfennigs."

"J'ai pas d'argent, et pas de papiers non plus."

Il m'observe un instant, puis baisse les yeux en me souriant comme seul un frère peut le faire. "Mon vieux copain, me dit-il, mon vieux copain". Puis il pose sur moi un regard quasi maternel. Il secoue la tête tout en continuant de sourire. "Il faut donc qu'on récupère des papiers", dit-il doucement et avec affection. Me voilà sauvé. Je suis en sécurité car mon chef de bande s'occupe de moi. Qu'est-ce qui pourrait bien m'arriver dès lors qu'il m'a pris en main. Il fait un signe et un individu d'une élégance douteuse se lève. Ils échangent quelques mots à voix basse et je suis le bonhomme dans les toilettes. Il me remet une carte d'invalidité au nom de Karl Müller. Pour nous le nom et la date de naissance sont sans aucune importance. Peu importe comment on nous appelle et où nous sommes nés. La seule difficulté c'est de bien enregistrer les renseignements. Mais c'est une simple question d'habitude et on est tout juste quelque peu surpris lorsque l'on s'entend interpeller par son ancien nom. Comme c'est étrange, pense-t-on alors, ce nom ne m'est pas inconnu, serait-ce celui d'un écrivain célèbre ou d'un préfet de police ? Finalement on est convaincu de bien être né là et à la date qu'indique la nouvelle carte.

Mon chef de bande tranche : "Tu passeras la nuit chez une fille. Mais c'est encore trop tôt pour la tirer du trottoir. À cette heure elle peut encore faire du fric. Donc pas question de raccourcir son temps de travail. Faudra que tu tiennes jusqu'à deux heures du matin." Nous sommes assis dans un coin et nous couvrons toute la salle. La chaleur lourde qui y règne m'endort, mais je me secoue. Le vieux tremblotant est maintenant assis en face de nous et lichote sa soupe. Chaque fois qu'il va pour soulever sa cuillère, sa barbe baigne dans la gamelle. Là-bas, il y en a deux qui se

disputent un mégot. Mais comme trop de bruit est malsain, ils en prennent une par la tronche et se calment.

C'est alors qu'un nouveau bruit prend de l'ampleur pour finalement dépasser de loin celui des deux adolescents. C'est un bruit que l'on aime bien et c'est pourquoi on cherche toujours à en tirer le meilleur parti. La vie est triste. Nous voulons rigoler, nous voulons oublier toute morosité. Sur le plancher, il y en a un qui dort, paisiblement et sans penser à mal. Il est couché là en chien de fusil, drapé dans un manteau bizarre. Ses pieds sans chaussette sont enveloppés dans des morceaux de pneu. Autour de lui, c'est le vacarme. Des hommes, des femmes l'enjambent sans cesse. Mais lui roupille sur le sol jonché de crachats et de mégots écrasés. Son visage couvert d'une barbe de plusieurs jours ne se départit pas de son sourire. Et voilà que deux types qui s'enquiquinent décident de lui faire une blague, une toute petite blague sans méchanceté. Il y en a un qui a un crayon encreur. Il se met à dessiner toutes sortes de figurines sur le crâne chauve du dormeur tandis que son copain ficelle ses pieds enrobés de pneu à une table. Mais les deux ont oublié la nénette du bonhomme et sa voix. En effet, une créature se détache du mur grasseyeux, fonce vers le dormeur et pousse des cris. Il n'existe pas au monde une autre voix comme celle-là. On dirait une trompette pulvérisée par le souffle d'un chien glapissant des Enfers. Et pourtant c'est bien une femme qui a cette voix. Sa robe, un assemblage de deux sacs de jute, le prouve. Elle glapit sans discontinuer tout en piétinant le sol de ce que l'on peut à peine encore identifier comme étant des bottes de cheval, vu qu'elles datent pour sûr de Mathusalem. Son jappement hystérique exige que les deux matricides, tricheurs, pédophiles et profanateurs de sépul-

tures ôtent leurs sales pattes de son amant. "Partez immédiatement, fripouilles, canailles, puces infectes !"

L'un des gars la contourne et soulève par derrière le sac du bas, découvrant deux cuisses maigrelettes et une culotte écœurante. Le troquet est prêt d'exploser tellement les gens se marrent. La maîtresse à tête de mort du dormeur s'assied à ses côtés, produisant toujours des grognements enroués et résolue à veiller sur lui. Ni les taquineries des deux rigolos, ni les aboiements rauques de sa maîtresse ne l'ont réveillé. Il dort toujours en souriant. Il n'a rien remarqué ...

Les minutes s'écoulent. Des hommes et des femmes se glissent dans le bistrot. Avec les quelques malheureux pfennigs qu'ils ont mendiiés dans la rue, ils s'achètent un peu de viande de cheval accompagnée de pommes de terre et engloutissent avidement cette pitance. Puis ils restent assis là, se reluquant les uns les autres, dégoisant, attendant que le temps passe. Sur tous plane la malédiction de l'absurdité de l'existence. Tout ce qu'ils attendent et ne cessent d'attendre, c'est la mort. Ils se putréfient doucement, tout doucement.

Les deux rigolos sortent et rejoignent l'Alexanderplatz. Là il y a de l'espace et de l'animation durant toute la nuit. Ils déambulent sous les réverbères et les étoiles éblouissantes des réclames lumineuses. Ils descendent dans les nouvelles pissotières, observent autour d'eux d'un air las, à la recherche d'une proie. Puis ils en ressortent d'un pas pesant, soufflent quelque instant avant de reprendre leur route. Ils ont des concurrents partout qui circulent en groupes ou s'attardent en compagnie des putains. En ces temps, il est plus que difficile de trouver une vieille tante en chaleur. Mais il n'est pas exclu qu'ils aient de la chance et qu'un pédé se présente, auquel on commencera par arracher son froc avant de le menacer du poing : "Ramène

ton fric, mon pote ! Et si t'as quelque chose à y redire, on va ensemble chez les flics, d'accord ?" Et le gars, tout tremblant et ahuri, aboule la thune. Il est là comme une oie déplumée. Il ne va pas tarder à larmoyer. Eh oui, cher Monsieur, la vie n'est pas un jeu. Si vous aviez des tendances normales, vous vous en seriez tiré à meilleur compte. Les putains de l'Alexanderplatz, elles, pratiquent des tarifs précis, il y a un prix pour chaque vêtement qu'elles enlèvent. Et si on n'est pas satisfait de leurs services, on peut même se plaindre. Mais avec nous, c'est pas le cas. Comme on n'est quand même pas sans cœur, on le laisse un peu tripatouiller. C'est fou comme le pognon attendrit. Mais la chance est si rare à notre époque.

La rue Mulack est toujours déserte, dégueulasse et triste. Les lampadaires font leur travail. La fille aux habitués a disparu des escaliers. A travers la nuit, nous nous acheminons lentement vers les troquets de la rue de Lorraine. Mon chef de bande parle doucement de Paul et Kalle. Je le suis d'un pas incertain et épuisé. Il est deux heures du matin. Le bistrot du coin est animé. Il y a de l'ambiance. Deux chômeurs jouent du violon et de l'accordéon. Ils jouent des romances larmoyantes et nostalgiques qui font pleurer les filles. Mon chef jette un regard circulaire sur la salle et m'entraîne vers une petite blonde assise au fond. Il ne lui dit pas "bonsoir", il ne s'embarrasse pas d'un long baratin, il lui glisse simplement : "T'as déjà un mec pour cette nuit ?" Et comme elle fait non de la tête : "Alors t'hébergeras ce mec là." Elle me regarde furtivement : "C'est un copain ?" Elle est ivre. "Oui".

"Alors c'est d'accord, je l'héberge." Mon chef me sert la main. "À demain...", et le voilà parti.

La fille me dit : "Assieds-toi près de moi, mon bébé." Elle commande deux cognacs, avale le sien cul sec, pose sa tête sur mon épaule et commence à sangloter : "Je me sens si seule." Elle est complètement soûle. Nous nous levons et je retrouve l'obscurité et la tiédeur de la nuit. Comme par miracle, la rue l'a dégrisée. Elle s'arrête sous un réverbère : "Laisse-moi quand même voir comment t'es foutu, mon chéri !" Satisfaite, elle m'entraîne dans les ténèbres de la rue Acker. Elle loge dans une des premières maisons à droite.

10.

"Tu sais, je viens d'une bonne famille", me raconte la fille casquée. "À ma naissance, rien ne pouvait laisser prévoir que je ferais le tapin. Mon père était un homme distingué qui jouissait du respect et de la considération de ses concitoyens. À quinze ans, j'ai été séduite par un orné doué de soupleses qui m'a pris ma virginité. Il m'a dépouillé de ma fleur en un rien de temps et en ricanant. C'est alors que tout a mal tourné. Mon père m'a mise à la porte..."

Je l'interromps rageusement : "Arrête de t'emmerder avec tes conneries. Est-ce que tu crois que je suis assez abruti pour croire tes bobards ? Vous êtes toutes les mêmes. Vous êtes toutes des filles de nobles familles dont on a honnêtement abusé à quinze ans. Comme si vous n'aviez pas déjà joué à dix ans à toucho-pipi avec vos

La rue Meisack est toujours dépeinte, dépeinte et traic. Les lampadaires font leur travail. La fille aux habits à dépeint des escaliers. À travers le toit, deux yeux acheminés lentement vers les nuages de la rue de Lorraine. Mon chef de bande porte désormais de Paul et Falc. Je le vois d'un pas incertain et épuisé. Il est deux heures de matin. Le bistrot du coin est fermé. Il y a de l'ambiance. Deux chanteurs jouent du violon et de l'accordéon. Ils jouent des chansons larmoyantes et nostalgiques qui font pleurer les filles. Mon chef jette un regard circulaire sur la salle et m'entraîne vers une petite blonde assise au fond. Il ne me dit pas "bonsoir", il ne s'embarrasse pas d'un long borborygme, il lui glisse simplement : "T'as déjà un mec pour cette nuit ?" Et comme elle fait non de la tête : "Alors t'heberges ce mec là ?" Elle me regarde furtivement : "C'est un copain ?" Elle est ivre. "Oui".

"Alors c'est d'accord, je t'heberge." Mon chef me sert la main. "À demain..." et le voilà parti.

10.

10.

"Tu sais, je viens d'une bonne famille", me raconte la fille esseulée. "À ma naissance, rien ne pouvait laisser prévoir que je ferais le tapin. Mon père était un homme distingué qui jouissait du respect et de la considération de ses concitoyens. À quinze ans, j'ai été séduite par un comte dénué de scrupules qui m'a pris ma virginité. Il m'a dépouillé de ma fleur en un rien de temps et en ricanant. C'est alors que tout a mal tourné. Mon père m'a mise à la porte..."

Je l'interromps rageusement : "Arrête de m'emmerder avec tes conneries. Est-ce que tu crois que je suis assez abruti pour croire tes bobards ? Vous êtes toutes les mêmes. Vous êtes toutes des filles de nobles familles dont on a honteusement abusé à quinze ans. Comme si vous n'aviez pas déjà joué à dix ans à touche-pipi avec vos

copains dans des cages d'escaliers obscures ! Ne m' dis pas que tu te laissais pas déshabiller et tripoter par tous les vieux cochons qui te proposaient quelque chose à manger ou une vingtaine de pfennigs ! Je sors de la même merde que toi, alors inutile d'essayer de me rouler !" Un ange passe. Puis la fille se met à rire : "En tout cas, gueule pas comme ça. Ma logeuse m'a pas à la bonne vu que j'ai pas payé le loyer. Elle fait la gueule dès qu'elle m'aperçoit. Un de ces jours, je vais lui balancer mon sac en pleine tronche. Tiens, fumons plutôt une cigarette."

La flamme de l'allumette éclaire momentanément une chambre pouilleuse et meublée avec un goût pitoyable : un canapé de tissu abominable, un lustre pompeux en fonte imitation bronze, un miroir terni orné de cartes postales, un tableau représentant la Vierge Marie, une armoire en piteux état, des fleurs en papier sur la table. Des habits jonchent le plancher et le lit qu'occupent maintenant nos corps à moitié nus. La flamme s'éteint brutalement. Il ne subsiste que le bout rougeoyant de la cigarette qui se promène d'une bouche à l'autre. Lorsque la fille ou moi tirons dessus, nos visages s'éclairent un instant pour aussitôt redevenir invisibles. Nous restons tranquillement étendus, les yeux fixés au plafond englouti dans l'obscurité. Derrière les vitres de la fenêtre masquées par des rideaux se fait entendre un bruit confus, à peine perceptible. Berlin ne dort jamais. Il y a toujours des gens dans les rues, le trafic des bus et des trams, des moteurs qui gémissent, des ivrognes désespérés qui beuglent. La fille me chuchote : "Trois ans que j'habite dans ce trou à rats. Ils sont un bon millier à être comme toi passés par ce lit. Des vieux et des jeunes ; des bien portants et des malades ; des types costauds et des infirmes sans bras ni jambes ; d'autres qui enlèvent des bandages de partout ; des vieillards qui

m'apportent des fruits rien que pour que je les écrase sur mes seins nus ; des lycéens qui chialent en partant. Mais peu importe qu'ils soient forts en gueule, gémiards ou pleurnichards, qu'ils me fassent leurs confidences ou maudissent la vie ; moi, tout ce qui m'intéresse, c'est qu'ils crachent au bassin. Si t'avais idée de tout ce que ces dégueulasses exigent de moi..." Elle fait une pause. "Quand je pense que je vivais dans une ferme, que j'ai gardé les oies et que j'allais même chercher l'eau bénite à la messe pascalle. Ça remonte à quand tout ça ? Le soir, avec les autres filles du village, on s'asseyait au bord de l'étang pour chanter. Le dimanche, un berger faisait de la musique et on dansait. J'avais une couronne de fleurs des champs dans les cheveux. Crois-moi, j'étais vraiment belle. Le pasteur me disait bien de pas tant danser, que c'était dangereux pour l'âme. Mais ça me faisait rire. Je croyais que le bon Dieu ne m'en voudrait pas d'être aussi joyeuse..."

On n'entend plus que le tic-tac de l'horloge. Mon épaule est trempée. Tout en causant, la fille l'arrose de ses larmes.

"Au début de la guerre, je me suis mariée à la va-vite avec un homme qui avait très mauvaise réputation dans notre région. Il se vantait d'avoir défloré toutes les filles et la paysanne la plus riche du coin avait un fils qui lui ressemblait plus qu'à son père légitime. Ça a été une union comme on en voit qu'en temps de guerre. Le jour même, il est parti pour le front, sans même me dépuceler. À cette époque, qu'est-ce qu'il était beau ! Et qu'est-ce qu'il était costaud ! Lorsqu'il chargeait un sac de cent kilos sur ses épaules, il se marrait. Ses dents étaient étincelantes. Si tu savais ce que la guerre a fait de lui..."

Elle ponctue son récit de pauses toujours plus longues. Il y a longtemps que nous avons écrasé le mégot de la cigarette. Dans la pièce, l'obscurité est totale. Le silence est

presque parfait. Il n'y a qu'une fille, une pute, qui raconte son histoire. Une histoire banale, comme on en entend quotidiennement. Mais c'est une histoire que l'on ne trouve ni dans les journaux ni dans les romans. Elle ne fera l'objet ni d'un film ni d'une pièce de théâtre. Un écrivain authentique ne se risque pas à écrire sur un tel sujet. Un écrivain préfère imaginer. L'imagination est plus confortable que la vie réelle. Quel intérêt y aurait-il à composer une épopée sur le vol d'une saucisse ? Ou sur le fait que l'on a même pas un caleçon molletonné à se mettre en hiver ? En quoi de telles bêtises pourraient-elles bien concerner une personne cultivée ? Alors pourquoi se ridiculiser ? Une épopée ne parle que de gens malheureux en amour ayant l'estomac plein. Car la bienséance exclut que l'on ait faim. Un homme convenable n'a rien à voir avec les prostituées. Comment concevoir qu'un homme comme il faut puisse tomber si bas qu'il couche avec une pute ? Non, un écrivain authentique ne sombre pas dans la vulgarité. Qu'advierait-il sinon de l'Art ? L'Art n'est-il pas un cadeau des Dieux dont la mission primordiale est d'édifier ? Le lecteur qui achète un livre recherche la beauté. Qui est disposé à dépenser trois marks pour apprendre que la vie n'est pas une partie de plaisir, que l'on peut se suicider parce que l'on crève de faim, que des centaines de milliers de gens sont dans une merde infâme ? Quoi de commun entre toute cette merde et l'Art ? Est-ce que Goethe a chanté la faim ? Est-ce que Schiller a écrit sur la portion de viande de cheval filandreuse à trente pfennigs ? Et pourtant ne sont-ils pas tous deux les références suprêmes de notre nation ? Le rôle de l'écrivain, c'est de montrer la vie sous son jour le plus rose, avec une touche de nostalgie irréductible, un soupçon de pitié pour le destin tragique des grands héros, beaucoup d'auto-

compassion et d'angoisse existentielle parce que telle jeune fille refuse son amour à tel ou tel, ou parce que le bon Dieu se refuse à révéler à un autre les arcanes de son être-aumonde. Lorsqu'un écrivain talentueux décrit de telles choses, alors il est un artiste, un poète divinement inspiré, et ceux qui ont de l'argent achètent ses ouvrages et les offrent à leurs filles pour leur anniversaire. Et tandis que les donzelles pleurent sur les bouquins durant les chaudes nuits d'été, l'écrivain, lui, se paie une automobile. Et dès qu'il a une automobile, ses livres ne cessent de gagner en qualité. Il découvre que l'argent ne fait pas le bonheur et s'ingénie désormais à illustrer cette découverte. La pauvreté est un puissant rayonnement intérieur. Il m'est arrivé plus d'une fois de manger du pain sec et je n'ignore plus que l'épanouissement d'un lis blanc comme neige est un bien plus grand mystère que d'avalier une saucisse de Francfort accompagnée d'une salade. L'harmonie d'une soirée d'été, au coucher du soleil, lorsque le firmament tourne au vert-violet, est bien plus sublime que l'harmonie de deux êtres prenant conscience que l'enfant dans le ventre de la mère signifie qu'ils auront encore moins à manger et qu'il est donc préférable de l'éliminer avant qu'il naisse.

Attrape-moi, je suis le printemps ! Constellons de roses notre chemin et faisons fi de toute affliction !

.....

La grisaille d'un petit matin crasseux s'infiltré dans la chambre grisâtre et malpropre. Elle s'insinue lentement, imperceptiblement par les fentes des rideaux. Il y a beau temps que Berlin est sorti de son semi-sommeil fiévreux et troublé. La ville triste et monstrueuse qui ne dort jamais vraiment devient de plus en plus bruyante. On entend les pas sourds de ceux qui courent au travail. Dans l'immeuble,

les réveils se déchaînent, on claque les portes, des gens à peine sortis du sommeil se mettent à se quereller ; dès l'aube, ils pestent et râlent, leurs voix hargneuses et haineuses traversent les cloisons. Quelque part, un robinet n'arrête pas de couler.

La fille à côté de moi poursuit son récit : "Le pauvre, il était même plus capable de coucher avec une femme. C'est pas qu'il était handicapé physiquement. Non, pour ça tout était normal. Mais dès qu'il était couché près de moi, il se mettait à trembler et à avoir des sueurs froides. Tu peux comprendre ça ?"

"J'en sais rien." Il faut bien que je réponde quelque chose.

"J'ai d'abord eu pitié de lui, rien que de la pitié. On a quitté le village pour venir dans cette saloperie de Berlin. Il pleurait sans arrêt ; moi je le couvrais de baisers. On a passé de longues nuits à chialer et puis il s'est mis à boire."

La fille est maintenant pratiquement inaudible. Elle me chuchote : "Je lui ai conseillé d'essayer avec une autre pour voir. Et on a été chercher ma copine à l'étage d'en dessous."

Dans les escaliers, des pas se hâtent.

"Cette nuit là, elle s'est foutue de lui, la catin. J'ai tout entendu. Je dormais sur un banc dans la cuisine. Elle l'a traîné dans la boue, cette vieille ordure. Et au petit matin, ils se sont tirés tous les deux. Moi j'ai attendu, mais ils ne sont pas revenus de la journée. Dans la soirée, je suis tombée sur elle. Elle était seule, la garce : "Où il est Gustave ?" Elle en savait fichtre rien. Il l'avait larguée dès le matin. Alors je l'ai cherché dans toute la ville, j'ai été à la police. À tout le monde, je demandais : "Vous avez pas vu mon Gustave ?" J'ai passé les nuits qui ont suivi à pleurer et à l'appeler dans mon sommeil. Et voilà qu'un jour je le rencontre au marché couvert. Il était en train de

transporter des sacs de cent kilos sur son dos, comme si rien ne s'était passé. Je le supplie : "Gustave, reviens à la maison." Mais lui me répond : "Ça servirait à quoi ?" J'insiste : "Je me fous de ce que tu as fait ; viens, rentre !" Et le soir il est venu..."

Dans la pièce voisine, la logeuse se lève. Elle verse de l'eau dans une cuvette et se lave en s'ébrouant.

"Il est reparti au matin. Il n'est jamais plus revenu. Il habite par là, dans la rue Mulack. Je ne l'ai plus jamais supplié de rentrer, mais je lui ai demandé de l'argent. Après tout, c'était toujours mon mari et moi j'avais faim. Mais il buvait tout. Il avait jamais de pognon sur lui. Dès qu'il était bourré, il se mettait à pleurnicher et à raconter ses malheurs à n'importe qui. Berlin est une grande ville, mais on finit quand même par connaître du monde. Quand je croisais les gens, tout de suite ils pensaient : Tiens, voilà celle dont le bonhomme peut pas bander. Tu sais ce que ça signifie, mon gars ? Boucle la, t'en sais rien du tout ! J'ai commencé à le détester. Après tout, c'est lui qui m'avait trompée, le fumier. Bien sûr, quand on y réfléchit, c'était pas sa faute. Mais moi j'étais toujours pucelle... et toujours jeune aussi ! Alors je me suis mise avec un type, un nimbus, bien incapable de soulever cent kilos. C'est lui qui m'a déflorée, après cinq ans de mariage. Une nuit, cet abruti de Gustave lui a foutu une raclée. Il a pris quatre mois de taule pour coups et blessures."

Elle fait de nouveau une longue pause : "Au fond, tu vois, il m'aime, hein ? Sinon il aurait pas cassé la gueule au nimbus."

"Il ne lui a pas cassé la gueule par jalousie. Il lui a foutu une rouste parce qu'il était en colère et dépité de ne pas être aussi heureux que lui. Peut-être même que c'est à la

guerre, à cette saloperie de guerre qu'il voulait casser la gueule."

"C'est bien possible", dit la fille non sans une certaine déception.

Qu'est-ce que je suis épuisé. Jamais je n'ai été aussi épuisé de toute ma vie. Mais pourquoi est-ce que je ne m'endors pas ? J'aimerais bien faire une crise comme les gamins, hurler et chigner comme un pauvre gosse abandonné et perdu. Mais je reste tranquille, et la malheureuse pute reste elle-aussi tranquille. La Vierge Marie nous regarde en souriant, la Vierge Marie dont les gens pieux racontent qu'elle fait toujours le bien et qu'elle glisse même un mot au bon Dieu pour qu'il exauce ceux qui la prient. À ce même bon Dieu que la fille à mes côtés priait il y a de cela bien longtemps pour qu'il ne se fâche pas qu'elle ait tant de plaisir à danser avec une couronne de fleurs dans les cheveux. Pourquoi lui avoir permis d'être alors si heureuse si c'était pour la punir ensuite ?

Elle s'est enfin endormie; elle presse son corps nu contre le mien ; elle rêve et sourit. De quoi peut-elle bien rêver ? Peut-être de Gustave le costaud qui était capable de charger un sac de cent kilos sur ses épaules en rigolant ? Comment le savoir ?

11.

Ô ville de Berlin ! Combien sont-ils à t'avoir célébrée sans aucunement te comprendre. D'ailleurs comment te comprendre, toi la pieuvre géante, la monstrueuse dévoreuse d'hommes ? Tu as déjà quatre millions et demi d'habitants et pourtant tu ne cesses d'enfler, toujours plus tentaculaire, toujours plus féroce. Comment pourrait-on sonder quatre millions et demi d'âmes comme s'il s'agissait d'un simple verre d'eau ? Qui peut prétendre connaître cette jungle de milliers d'immeubles et de ruelles enchevêtrées qui mènent à des bistrotts, des hôtels, des bureaux, des gares, des grands magasins, des théâtres, des cinémas, des casernes ? Berlin, ta démesure fait de toi un mystère impénétrable !

J'ai quitté la fille sans même savoir son nom. Comment peut-elle bien s'appeler ? Anna, Klara, Thérèse ? De toute

façon, c'est sans aucune importance. On a pris un café l'après-midi, on s'est tenu la main, on s'est fait des sourires, et puis : "Salut, mon gars. Fais pas cette tête. On se reverra peut-être bien un de ces jours !" J'ai allumé une cigarette, j'ai descendu les escaliers, et me revoilà dans le tohu-bohu berlinois. Je mets ma casquette de travers et tout sourire me laisse emporter par la déferlante dont je sais sur quelle plage elle va immanquablement me propulser : l'Alexanderplatz. Et de fait, la vague me dépose, moi le frêle esquif, dans la rue Münz, à quelques pas de l'Alexanderplatz. Allez, mon petit Charlie, maintenant que tu es sur l'Alexanderplatz, il est grand temps que tu rejoignes ton chef de bande au troquet. Il est temps, c'est sûr, mais pourtant j'ai bien envie de traîner encore un peu dans les vieilles rues, de flâner tout en regardant les photos dans les devantures des cinémas, de bavarder avec les marchands ambulants. J'ai envie certes, mais peut-on faire attendre son chef de bande ? Non, ça ne se fait pas, il ne saurait en être question. Il y a entre nous quinze années de solide et fidèle amitié, d'amour juvénile et timide, inexplicable et inexplicable, et pour ce motif si beau, si sublime, si désintéressé. Et je me retrouve dans le troquet. Mon chef de bande discute avec une fille, mais dès que je m'approche, il l'envoie au turbin : "Sur le trottoir, Olga, et fais du fric !" Obéissante, elle prend son sac à main et disparaît.

"Deux autres mousses et deux raides", crie mon chef de bande. Un serveur en nage nous sert en souriant. Il me regarde et risque : "Un nouveau pote ?" Mais mon chef de bande lui répond : "Un vieux pote, Richard, un très vieux pote. Absent de Berlin durant un temps, c'est tout..." "Je comprends, je comprends", dit le serveur en piquant un fard. Il fait demi-tour et s'enfonce dans le dédale des tables.

L'orchestre entonne : "Bois mon frère, bois, laisse tes soucis à la maison..." Il y a quatre musiciens déguisés, le batteur est travesti en femme. Il est assis, jambes écartées et jupe retroussée ; on voit ses genoux maigrichons et osseux, ainsi que sa petite culotte de soie verte. En passant, les putains lui pincent les cuisses en glapissant. "Bois, mon frère, bois, laisse tomber ta mine d'enterrement. Oublie tes tracas, oublie tes souffrances pour que ta vie soit jouissance..." Mais la naïveté de cette philosophie ne satisfait pas les ivrognes et ils s'empressent de rectifier : "Oublie le canon pour que t'aies plus le bordel à la maison..." Puis pour se remettre de l'effort d'avoir chanté, ils s'en jettent un autre dès la strophe terminée. Leur vie n'est pas compliquée. Ils se contentent de suivre le conseil sage et éclairé du parolier au mépris jubilatoire de la vérité tout juste proférée.

Mon chef de bande se sent bien et moi aussi. L'orchestre joue : "Dans une vallée superbe se trouve la maison de mon enfance ..." Et nous voilà tout émus, au bord des larmes, comme la vieille enceinte là-bas dans le coin, une pute pour l'amateur raffiné d'érotisme, celui qui est à la recherche de sensations particulières. Rien de plus bizarre que la vie. Tout y est falsifié, même les émotions ; mais il n'est pas désagréable de participer à cette falsification. Vous en connaissez beaucoup, vous, qui ont une maison dans une vallée superbe ? Moi pas. Par contre la chaude-pisse, alors là d'accord. Mais est-ce qu'on a fait des chansons sur la blennorragie ? Pas que je sache ! Et même s'il en existait, qui voudrait les chanter ? Le trompettiste a une sonorité magnifique, le batteur aux genoux maigrichons et osseux et à la petite culotte verte marque pathétiquement le tempo. "Quand je mourrai, c'est là dans ma vallée que je veux être enterré..." Compte toujours là-

dessus, mon pote. C'est entre quatre foutues planches que tu termineras, et même peut-être bien à la fosse commune. Ta vallée superbe, tu peux te la mettre au cul. Mais bon, ça ne peut pas faire de mal de chanter ça. Alors buvons encore un coup et chantons, même si c'est parfaitement absurde.

Olga revient pour le relevé du compteur. Trois marks. En récompense, elle peut trinquer avec nous. Elle prend le bras de mon chef de bande et le regarde avec les yeux d'une fillette en train d'écouter des histoires sur le bon Dieu et ses anges. "Allez, ma petite Olga, faut que t'y retournes", professe-t-il soudain. "Encore un tout petit peu", implore-t-elle, tel l'enfant qui ne veut pas encore aller se coucher. Pourtant elle y retourne quand même, soumise et souriante. "Une bien brave fille, me dit-il, d'un dévouement exceptionnel !" Et nous arrosons ça.

C'est pas beau ça ? Tout le monde est ivre, tout le monde est brindezingue. Va voir les cochers qui livrent les fûts de bière, dis leur que le temps est venu de mourir pour que triomphe la justice, et tu vas les voir retrousser les manches de leur liquette à rayures bleues et se battre à mort afin que triomphe la justice. Même qu'ils en pleureront voluptueusement, les bougres. Va les voir, dis leur que leur mère est une femme admirable, et là encore ils se mettront à chialer. Rien de tel qu'une bonne soulographie pour réveiller les sentiments les plus sublimes des hommes. Rien de tel pour les rendre fous de bonheur que de pouvoir écraser leur poing sur la gueule des autres. Rien de tel pour motiver leur patriotisme, leur ardeur révolutionnaire, leur piété, leur joie de vivre. Que serait la vie sans soulographie ? De la merde. À boire, à boire, nous voulons être courageux, patriotes, pieux et joyeux. Quoi de

plus beau que de pleurer et de souffrir pour un mirage ? Les muscles gonflent, les larmes sourdent, les yeux étincellent. Nous voilà devenus des dieux, des seigneurs, des archanges du châtiment céleste. Richard, une autre tournée, et encore une autre !

Soudain le plus costaud des cochers qui livrent les fûts de bière se plante devant mon chef de bande, le visage agité de tics, et lui déclare de sa voix sourde : "Qu'est-ce que t'as à me fixer sans arrêt, espèce de nabot ?"

Sans élever la voix, mon chef de bande lui réplique : "Sale connard, tas de merde, fils de pute...."

Coups de trompette, roulements de tambour, glapisement des filles.

Ils roulent par terre, comme attirés par un aimant invisible. Une violence d'une inquiétante étrangeté accaparé leur crâne pour les souder l'un à l'autre. Une jouissance d'une douceur infinie déploie effroyablement leurs mains à la recherche de leur gorge respective. La tête du cocher qui livre les fûts de bière s'est métamorphosée en un morceau de lard bleuâtre et gluant, il pleure de joie, il est un ange exterminateur. "Fils de pute qu'il a dit alors que ma mère était la femme la plus adorable du monde. Tu vas crever chien galeux ! Mère bénie entre toutes les mères, tu vas être vengée !"

Ils se vautrent au sol en haletant et gémissant, ils sont heureux.

Le batteur à la petite culotte verte tape toujours sur sa batterie. Les sonorités féeriques du trompettiste se mêlent à la brume du tabac : "Ô Donna Klara...!" Des verres se brisent. Des filles larmoient de mélancolie ou de tristesse.

Une cruauté démoniaque défigure mon chef de bande. Il écrase la caboche du gros sur le plancher, lui malaxe la

gueule de ses poings. Et ça tout en ricanant ; parfaitement, il ricane, et frappe, et frappe : "Fils de pute, chacal !"

Et soudain, en voilà un qui prend un verre à bière vide sur une table, un de ces beaux verres élancés en forme de calice que l'on appelle ici une tulipe ; il le heurte doucement contre le bord de la table ; le bulbe vole en éclats ; seul subsiste le solide pied hérissé de biseaux redoutables. Personne ne l'a vu, personne ne l'a entendu ; ça y est, il va planter le tesson acéré du calice scintillant dans la nuque de mon chef de bande. Il lève le bras. Miroitement, éclair. Le trompettiste joue toujours. Mais au même moment le livreur de bière, qui a le dessous, parvient en un effort surhumain à renverser mon chef. Son crâne bleuâtre émerge. Mon chef de bande est sauvé. L'arme atrocement étincelante s'enfonce dans la gorge flasque du gros lard. Lorsque jaillit le sang, la trompette se tait.

Mon chef de bande, lui, se relève en souriant. Mais les autres ...

Hurléments, pagaille. Deux serveurs transportent le gros dans une arrière-salle, l'un par les mains, l'autre par les pieds. La tête pendille et le sang dégouline sur le sol. Son pantalon s'est ouvert, un pan de sa liquette flotte à l'air. L'homme qui a planté le tesson dans la gorge de son copain reste assis là, tout seul ; il s'éponge le front et vide d'un trait un verre qui lui est resté intact.

Au plafond, les guirlandes en papier font comme si de rien n'était. Dans les niches ornées de fleurs en crépon, les putains continuent de rouler des galoches à leur client. La souillon préposée aux chiottes arrive en râlant et essuie le sang sur le parquet. On n'entend plus que des voix, des jurons et des rires. Soudain un bonhomme en jaquette

surgit de la cuisine, se campe devant l'orchestre et aboie d'une voix rauque : "Et la musique, nom de Dieu. J'vous ai pas engagés pour glander !"

Le trompettiste embouche son instrument, le batteur saisit ses baguettes, le pianiste fait manœuvrer ses pédales, le flûtiste humecte ses lèvres. Et c'est parti, ils entonnent ce chant de liesse que nos ancêtres, il y a bien des lustres, chantaient déjà lorsqu'ils faisaient ripaille : "Allez, allez mon frère, buvons encore tant que nous avons la jeunesse, pour les économies nous aurons bien le temps venue la vieillesse ..."

La rengaine produit l'effet d'une délivrance. Les visages s'illuminent. Les serveurs courent de table en table. Les filles chantent.

Mon chef de bande me dit avec tendresse : "Suis-moi !"

Nous voilà dans la rue. Nous ratissons l'Alexanderplatz à la recherche d'Otto. Les marchands ambulants sont légion. Ils proposent toutes sortes de marchandises : des lames de rasoir, des magazines, du savon, des cigarettes, des cravates. De temps en temps un camelot interrompt brusquement son baratin. Il jette à la hâte ses articles dans une petite valise et se fond dans la cohue. Mais c'est le fonctionnaire de police qui se couvre de ridicule. Bien sûr, il est strictement interdit de faire du commerce dans la rue sans licence. Mais le pauvre fonctionnaire en sera toujours réduit à faire chou blanc car tout le monde ici l'a repéré. Incapable de connaître toutes les putes, toutes les tapettes qui hantent le quartier, il sera toujours victime du téléphone arabe.

Nous cherchons Otto. Je demande à mon chef de bande : "Il ressemble à quoi ?"

"Tu le sauras bientôt", me répond-il.

Ah mon cher Otto, te souviens-tu encore de la cuvette remplie de bouteilles brisées que nous avons placée en équilibre sur la porte du magasin de ce salopard de Wolff et qui lui avait atterri sur le crâne ? Otto, Otto, comment vas-tu, qu'ont-ils fait de toi ? Es-tu resté aussi solide et résolu que notre chef de bande ? Ou ont-ils réussi à te dompter, à te démolir, à t'écraser ?

"Tu le sauras bientôt", me redit mon chef en souriant. Il sourit en pensant : Comment peux-tu t'imaginer, bougre d'idiot, que notre fabuleux Otto aurait pu durant ta brève absence se laisser écraser comme une punaise ? Notre Otto qui est si intelligent ? Otto, l'intellectuel de la bande ?

Nous empruntons le passage souterrain qui aboutit dans la rue König. Alors que nous la remontons, je me fige. J'entends résonner la voix grave et puissante d'Otto. Elle domine le vacarme de la rue, le tumulte des autobus et des klaxons, le crissement des tramways, le tonnerre des trains de banlieue : "Achetez *Le couple*, la revue érotique la plus croustillante, celle qui ne cache rien. Vingt pfennigs au lieu d'un mark !"

Et Otto apparaît, grand, massif, plus crasseux que jamais. Il est là avec ses revues, débitant sa formule. Il cligne des yeux, indifférent à la foule qui l'entoure.

"Salut, Otto !" Il cligne encore un peu des yeux et laisse brutalement tomber ses revues. Nous rions, poussons des cris de joie. Otto, notre géant, Otto, l'intelligence de notre bande, se lance dans une danse de Sioux. Mais il se ressaisit aussitôt et profère avec dignité : "Messieurs, veuillez me faire l'honneur de me suivre jusqu'au troquet le plus proche !"

Nous redescendons la rue König. Otto fume un énorme cigare. Il a la démarche d'un tribun romain. Ses longues jambes dans le pantalon en loques ont le pas puissant et

assuré. Son port est celui d'un patricien. Rien n'échappe à son regard impérial et empreint de gravité. Toutes les putes que nous croisons le saluent : "Bonjour, Otto chéri !" Il répond à chacune. Son ton est courtois et paternel. Elles l'adorent. Au reste, comment ne pas l'adorer ? Et cela lui convient tout à fait. Il reçoit leurs hommages tel un préteur antique, saluant de la main et ne se départant jamais de son sérieux.

"C'est ici !", nous dit-il. Nous entrons dans un bistrot dont l'ambiance se veut mexicaine. Aux murs quelques flèches et quelques arcs que le patron a dénichés on ne sait trop où. Une fresque représente quelques beautés exotiques posées sur des chaises comme des hirondelles sur des câbles télégraphiques. Un haut-parleur criard diffuse des rumbas frénétiques et des tangos doux et tendres. Otto a une façon inimitable de se gratter son menton mal rasé. "Messieurs, faites-moi l'honneur d'être aujourd'hui mon invité."

"Nous te concédons cet honneur", lui réplique notre chef de bande avec tout autant de solennité.

Un serveur en smoking arrive ; crâne anguleux, large, brillant comme de l'ivoire. Sur son cou de taureau, quelques balafres laissées par des coups de couteau.

"Alfons !, annonce le patricien romain en dévisageant l'esclave en face de lui, trois cocktails cherry et trois bons cigares."

"À votre service, Monsieur", susurre avec dévotion l'esclave au cou de taureau et à la tronche de bagnard. Je suis le seul que cela amuse.

plaque au mur. Soudain son cœur s'arrête de battre. Elle est là. On ne l'entend pas. Avec ses pattes de velours, elle glisse sans bruit sur les dalles. Elle fait une halte, pousse un petit miaulement câlin. Wolff a la gorge serrée ; il murmure : "Minette, Minette". Elle tend ses petites oreilles pointues et le fixe de ses grands yeux lumineux. Il se dirige doucement vers elle et s'accroupit. "Minette, Minette..." Elle flaire le canon glacé du fusil de chasse. Une détonation étouffée se fait entendre. En quelques pas il a rejoint le porche et la rue. Tout en courant, il dissimule son arme sous son long manteau.

Dans les étages, quelques fenêtres s'ouvrent. Mais on ne voit rien. Ces sacrés gamins, avec leur pétards ! Seul, dans la rue, Franz le Polonais lance : "Pourquoi t'es pressé comme ça, vieille charogne ?" C'est Wolff qu'il interpelle ainsi.

Minette a reçu la décharge de plein fouet. Elle a fait un bond prodigieux et reste maintenant étendue de longues minutes sans bouger. Elle ne miaule pas, elle reste silencieuse. Son sang s'écoule lentement sur le pavé. Ses yeux lumineux se sont ternis. Mais elle est coriace et refuse encore la mort. Elle reprend progressivement conscience et se traîne sur ses pattes avant en direction de l'escalier. Héroïque Minette. Chaque mouvement signifie une perte de sang et une immense souffrance. Il lui faut un bon quart d'heure pour parvenir au bas de l'escalier. Là, elle est contrainte de faire une longue, très longue pause, avant d'accomplir cet exploit incroyable : traînant son corps sanguinolent, elle grimpe les marches. Chaque degré de son ascension est une douleur infernale, une torture insoutenable, un supplice extrême. Et il lui faut triompher de vingt-sept marches. Les quarts d'heure s'égrènent, mais dans le sombre escalier personne n'apparaît pour abréger

son calvaire. La noirceur de la nuit colle aux murs sales, impitoyable et muette. Rien d'autre que le frottement des griffes de deux pattes ensanglantées et parfois le bref soupir d'un malheureux animal. Au petit matin, lorsqu'Otto ouvre la porte pour aller récupérer sa chatte dans la rue, il la trouve couchée sur le seuil. "Minette, ma petite Minette, que tu es mignonne d'être venue toute seule." Mais soudain, le voilà qui se met à hurler, lui, l'adolescent de seize ans. Il s'égosille sans pouvoir articuler un seul mot. Il se jette sur le sol, mais n'ose pas toucher Minette de peur de lui faire mal. Ô mon Otto, c'est de déchirement que tu hurles ! Mais Minette déjà n'entend plus son Otto. Elle meurt après avoir faiblement tenté de redresser la tête. Otto transporte la gracile dépouille dans son misérable logement.

Le jour venu, nous allons tous ensemble enterrer solennellement Minette dans le petit bois pouilleux. Pas de discours. Nous enfouissons en silence notre dérisoire boîte de carton. Puis nous revenons dans la cour et nous nous accroupissons sur les dalles. Kalle, Kutti et Heini jouent aux cartes, tandis que nous nous concertons à voix basse.

Wolff fait son apparition vers midi. Il rentre la tête dans les épaules et se dispose à traverser la cour à la hâte, mais Otto a sauté sur ses jambes et lui barre le chemin.

"Qu'est-ce qui vous prend ?", lui dit brutalement Wolff.

"Ta gueule !", lui réplique sourdement Otto.

Tout l'immeuble est aux fenêtres, mais le hasard veut qu'aucun objet ne soit lancé. Otto est juste devant Wolff et personne n'a assez d'entraînement pour toucher à coup sûr la bonne cible.

"Laissez-moi passer !", s'écrie Wolff.

De sa main gauche, Otto le prend par la cravate. Wolff a quarante ans de plus que lui.

"Pourquoi tu as tué ma chatte ?"

"Ouais, pourquoi ?", reprend là-haut une femme d'une voix rauque.

"Pauvre idiot !, s'énerve Wolff, qu'est-ce que j'en ai à foutre de ta chatte ? Dépêche-toi de me laisser passer !"

"Balance lui une mandale en pleine tronche !" , dit tranquillement la même femme de sa même voix rauque.

Mais le conseil n'était pas utile. Elle n'avait même pas terminé sa phrase que Wolff était déjà par terre. Nous, nous n'intervenons pas. C'est l'affaire d'Otto. Seul Kalle, tel un derviche en extase, se met à tourner en hurlant autour des deux bagarreurs. Quarante ans de différence. Otto le roue de coups et lui déchire ses vêtements tout en grommelant : "Voilà pour ma Minette, voilà pour ma pauvre petite Minette !" Il se redresse d'un bond et défonce le corps recroquevillé de Wolff à grands coups de lattes : "Tiens en voilà encore pour ma pauvre petite Minette !"

Mais Franz le Polonais qui est fort comme un turc le saisit à bras le corps et lui dit avec tendresse : "Ça suffit comme ça, mon garçon. Ne va pas gâcher ta vie à cause de ce porc !" Et il éloigne notre copain déchaîné. "Pourquoi donc, hurle Kalle qu'agitent de singulières convulsions, il faut qu'il crève ce salopard !" Aux fenêtres, les spectateurs sont eux-aussi déçus.

Wolff se relève en gémissant et part en boitillant : "Tu vas me le payer, pleurniche-t-il, c'est en prison que tu vas aller, sale racaille, vermine !"

Pas question cependant qu'il aille au commissariat. Il est formellement interdit de tirer au fusil dans la cour intérieure d'un immeuble. Il bat en retraite la queue basse. Ce ne sont pas tant ses blessures sanguinolentes et sa

carcasse percluse de douleurs qui le préoccupent. Non, c'est une souffrance bien plus vive qui l'accable, celle d'avoir été humilié. C'est le ricanement sarcastique, insolent, grossier, méprisant de tous ceux devant lesquels il passe. "Bande de chacals !" Et le voilà soudain qui pense au premier du mois, à l'échéance des loyers. Il faudra qu'ils crachent ! Aucun délai ! Aucune pitié ! Déjà il se poulèche les babines, car c'est lui, Wolff, le loup blessé, qui est le propriétaire de notre immeuble.

Kalle pleure de joie : "Bravo, Otto, c'était superbe. Comment tu lui as latté les côtes !"

Mais Otto n'est pas heureux. Il se souvient d'une minuscule boîte de carton enfouie là-bas dans le petit bois.

Dans le pseudo bar mexicain, Otto nous tient le discours suivant :

"Il n'y a que deux choses pour maintenir un être humain en vie, le rêve ou l'idéologie. Tout le monde a un rêve mais il est différent pour chacun. L'idéologie c'est le fait que d'une manière et ce n'est que parce qu'ils sont tombés sous son emprise que les hommes vivent.

Le rêve de la petite fille, c'est un prince charmant dans une luxueuse demeure. Le rêve de l'esclave moderne, c'est une maisonnette individuelle avec un jardin. Le rêve de l'artiste, c'est d'être aimé. Le rêve de l'athlète, c'est de gagner le ciel. Aucun ne réalise jamais son rêve du prince charmant, de la maisonnette, d'être aimé, d'aller au ciel. Tous le savent bien sûr, mais ce n'est pas pour autant qu'ils cessent de rêver. Qu'y a-t-il de plus agréable que de

se laisser hypnotiser par son rêve ? On les a tellement démolis durant leur enfance qu'ils n'ont rien d'autre à quoi se raccrocher que leur rêve. Croyez-moi, mes frères, si l'on n'avait pas détruit leur âme, ils ne rêveraient pas. Mais ils sont malades, ce sont des moribonds, on les a réduits à l'état de loques. Semblable à un taureau fou furieux, la société a piétiné, fracassé, mutilé les délicats bourgeois sécrétant la sève de leurs émotions en éveil. Mutilé à un point tel que des sueurs d'angoisse leur perlent au front à la moindre manifestation de ces émotions d'une tendresse et d'une suavité infinies, ou alors qu'ils se précipitent chez le curé pour implorer une juste punition.

Tous les hommes rêvent. Des millions d'êtres d'une faiblesse extrême organisent leur rêve, leur petit rêve égoïste et misérable, et le justifient à grand renfort de discours pompeux. Ils sont des dizaines de milliers à mourir pour ce rêve et ont de tout temps été heureux qu'il en soit ainsi. Ils prétendent mourir pour la liberté. Mais il ne s'agit pas de la liberté. Ils meurent pour leur rêve. Pour une mathématique idéologique. Le monde ne se transformera pas parce que les hommes sont bons ou mauvais, parce qu'ils veulent vivre fraternellement et en communauté. Tout ça, c'est de la langue de bois pour exciter les adolescents pubertaires. La loi de la nature exige que les hommes s'organisent s'ils ne veulent pas disparaître. Et à partir de là, il n'y a plus place ni pour le rêve ni pour la croyance. C'est une loi logique comme deux fois deux font quatre. Qui met en doute l'orage, ou le printemps..."

Otto baisse la voix : "C'est la même chose pour la révolution. Le rêve organisé devient une puissance. Ce rêve connu actuellement sous le slogan très simple de "Pain et Liberté". Je vous l'affirme, mes frères, les gens éprouvent un tel enthousiasme pour l'association de ces deux termes

que leurs yeux se mouillent dès qu'un orateur de sa tribune la jette en pâture à la salle. Mais dès qu'ils sont de retour chez eux, leurs yeux se mouillent pareillement s'ils aperçoivent la moindre rayure sur le miroir plaqué or, flanqué de fleurs et de bibelots, qui orne leur salon et qui est censé faire croire à leurs parents et voisins qu'ils ont du bien. La moindre parcelle de leur peau adhère au passé, et ils ne rêvent d'une époque nouvelle que parce qu'ils espèrent que leur situation s'en trouvera encore améliorée. Il est toutefois autrement plus ardu de démanteler l'idéologie du bien-fondé du rêve que de convaincre de la nécessité d'une transformation radicale de la base économique." Et baissant encore la voix d'un ton : "Le peuple se rallie à Hitler car il lui promet simultanément l'abolition du capitalisme et la réalisation garantie de ses rêves."

Pris d'une tension fébrile, je risque en chuchotant la question : "Et en Russie, en 1917 ?"

Un ange passe. Nous sommes là tous trois dans notre coin, exactement sous une hache de guerre et quelques lances iroquoises. Quelques chauffeurs de camion sont accoudés au comptoir. Une musique nasillarde sort des hauts-parleurs. La moitié des filles semblent endormies.

"En Russie, la révolution a été décidée par la partie du peuple qui était analphabète et qui n'avait jamais possédé un miroir plaqué or. Ça peut paraître ridicule de le dire ainsi, mais c'est néanmoins une évidence. Les antagonismes de classes étaient si marqués que le prolétariat restait le prolétariat également sur le plan idéologique. Les conditions pour le fascisme n'étaient pas réunies. La misère était à son comble. La classe dominante s'est écroulée sur elle-même. Et ce qui a été décisif, c'est que son idéologie n'avait pas contaminé le peuple."

"Et en Allemagne ?"

"Ici, l'idéologie de la bourgeoisie a gagné les masses et ce, sur un mode si primaire, avec une vigueur si prodigieuse, qu'elle a balayé tout le reste. Le rêve l'a emporté sur la logique et le peuple s'est précipité dans le rêve avec une avidité démentielle. Dès lors, on assiste au retour de ce qui semblait révolu depuis bien longtemps. On se remet à tuer systématiquement des hommes afin de discipliner le rêve, de faire frissonner d'angoisse tous ceux qui sentent se manifester l'humanité en eux. C'est ça l'essence du fascisme. Il s'appuie principalement sur la peur, sur la culpabilité et sur la soumission inconditionnelle qui en découlent."

"Tout ça, c'est des conneries", dit notre chef de bande. "Je ne connais pas la peur, je n'ai aucun sentiment de culpabilité, je ne me soumetts à personne, et pourtant je ne suis pas un révolutionnaire. Rien ne m'intéresse. Hitler, Staline, le Pape, j'ai rien à foutre d'eux. Et ils n'ont rien à foutre de moi."

Otto sourit : "Moi non plus, je ne suis pas un révolutionnaire. Tu as raison de dire que nous n'avons rien à faire d'eux. Mais il y a une chose qu'il convient de ne jamais oublier : c'est qu'eux s'intéressent à nous. Tout le monde s'intéresse à nous, car nous vivons sur la même planète qu'eux, au milieu d'eux. Jamais nous ne parviendrons à nous soustraire totalement à eux."

Je lui demande : "Otto, qu'en est-il du sens de notre existence ? Qu'est-ce qui nous maintient sur cette planète ? Nous ne dépendons de personne et nous nous foutons de l'existence des autres. Nous les considérons comme des imbéciles qui n'ont qu'à crever s'ils en ont envie. Mais qu'en est-il de nous ? Tu es heureux, tu es un philosophe."

Mais moi ? Et toi, chef, tu laisses s'écouler à tes pieds le fleuve de l'existence sans en avoir rien à peler. Mais moi ?

Otto me répond : "Comment peux-tu t'interroger sur le sens de l'existence vu que l'existence n'a aucun sens ?"

Notre chef lance : "Laissez tomber cette merde !"

"Pas question, dis-je, je veux une réponse ! Les hommes ont le rêve ou l'idéologie. Nous, nous n'avons rien. Est-il possible d'exister sans posséder l'un ou l'autre ?"

"La preuve, répond notre chef, nous existons."

"D'accord, mais c'est quoi notre existence ? Vous êtes heureux comme ça ? Moi, je m'enfonçe, je sombre ! Il faut que je me raccroche à quelque chose !"

"Mon pauvre petit gars", ricane Otto. Et mon chef débite avec une indifférence absolue : "Trouve quelque chose à quoi te raccrocher, mon pote. T'as le choix. Ce sont pas les occasions qui manquent."

Otto arbore un sourire goguenard : "C'est ça. Tu n'as qu'à te raccrocher à une idéologie. Devenir communiste ou n'importe quoi d'autre. En tout cas je te conseille plutôt le rêve. On s'y raccroche à moindre effort pour plus de plaisir. Mais le mieux, ce serait encore que tu te fasses castrer et que tu entres dans l'Armée du Salut."

L'idée me vient alors qu'eux non plus ne sont pas heureux.

"Écoute-moi bien, mon petit, me dit Otto, les hommes aiment être mystifiés. Le tout, c'est que tu saches si tu préfères te ranger dans le clan des mystifiés ou dans celui des mystificateurs. À moins que tu sois assez taré pour opter pour le premier, tu choisiras de jouer les mystificateurs. Laisse-moi te dire une chose : si je n'étais pas retenu par mon phlegme et ma philosophie de la contemplation de l'existence, je me ferais marchand de rêves, ou si tu préfères politicien national-socialiste. En ce

domaine vieux comme le monde, Messieurs Goebbels et Goering sont de véritables génies, et je dois dire que du point de vue technique ils ont droit à toute mon admiration. Mais le défaut de leur profession, c'est qu'il y a trop de travail. C'est pourquoi je préfère rester un mystificateur de la base."

"Mais c'est horrible, ce que tu racontes. As-tu oublié 1920, lorsque dans notre quartier les fascistes ont assassiné ton père et seize de ses camarades. Otto, comment peux-tu dire ça ?"

Otto me répond avec le plus grand sérieux : "Treize années séparent 1920 de 1933. Et que s'est-il passé durant ces treize années ? As-tu seulement idée des douleurs et des souffrances qu'elles représentent ? Durant ces années, l'Allemagne a accompli une mutation. Et c'est durant ces années que j'ai perdu tout rêve et toute idéologie."

Notre chef de bande salue un individu planté au bar et le rejoint. Ils s'entretiennent à voix basse. Je me rapproche d'Otto. Je lui prends le bras. Je le supplie du regard. "Dis-moi ce que je dois faire, je suis foutu, je n'y arrive plus ! Comment puis-je devenir comme toi ? Aide-moi, Otto ! Ma vie est devenue un calvaire. J'ai touché le fond !"

Otto murmure : "Je te comprends parfaitement, mon gars. Aucun de nous n'est heureux. Notre existence est totalement insupportable."

Mais il ne me donne pas de réponse. Non, il ne répond pas à ma question. Et subitement je prends conscience qu'il n'a aucune réponse. Sa philosophie est un mensonge. Le bonheur est un mensonge. La vie contemplative est un mensonge. Il est dans la même galère que moi. Lui aussi se décompose, se délabre, s'enfonce. Tout comme moi, il souhaite rester seul au sein de l'univers chaotique d'hommes qui luttent avec obstination. Mais ceux-ci nous

refusent cette alternative. Ils nous contraignent à demeurer parmi eux. Et ils sont là à s'affronter, répartis en deux camps gigantesques et irréconciliables. Mais nous, dans quel camp nous situons-nous ?

Dans aucun, affirme notre chef de bande.

Au-dessus des deux, affirme Otto.

Tout ça sonne faux ! Nous sommes pris en tenaille, asphyxiés, et nous serons réduits en bouillie si nous ne rallions pas un camp.

Et soudain je me mets à penser à Arthur, ce gars qui se bat en première ligne pour l'un des deux camps. Est-ce qu'il rêve ? Nullement ! Il lutte ! Il a un credo ! Il a su donner à son existence un sens puissant, élémentaire. Il connaît la sérénité de ceux qui sont prêts à donner leur vie pour leur idéal. Nous, nous sommes voués à la décrépitude car nous sommes incapables d'exister. Oui, nous sommes en pleine décrépitude. Nos pensées sont infirmes, cacochymes. Nous sommes des vieillards et n'avons plus rien en commun avec l'existence radieuse de la jeunesse. Nous sommes décatis, totalement flétris. Mais pour quelles raisons sommes-nous tellement différents d'Arthur ?

Et alors que mon cœur s'emballait d'émotion, mon chef de bande profère : "Les communistes sont non seulement arrogants, ils sont cons !"

À cet instant se produit une chose prodigieuse ; je le saisis par la manche et le rembarre : "Ferme ta grande gueule, salopard !"

Il me fixe, plus surpris que narquois. Je tente d'affronter son regard mais baisse les yeux au bout de quelques secondes. Je suis troublé, en proie à une excitation harassante, douloureuse. J'ai été son esclave depuis je ne sais combien d'années et c'est la première fois de ma vie que j'ai osé m'opposer à lui. Je prends brutalement conscience qu'il ne sera plus jamais mon chef. J'en ai le vertige. Je me mets à planer, désespéré, sans plus personne à qui me raccrocher. Impossible, impossible, il est toujours là, me mets-je à gémir en cherchant à m'agripper à lui. Mais je ne rencontre que le vide et mon cœur bat la chamade. Chef, tu viens d'édicter une de tes lois et tes lois sont irrévocables.

Un type fonce sur nous, nous dévisage, et demande : "C'est vous, les tracts ?"

"Non !"

Dans la rue règne une agitation extrême. Une femme hurle de sa voix de soprano : "Qu'on les fusille, ces porcs ! Qu'on leur arrache les bras et les jambes ! Encore et toujours ces Juifs ! Qu'on les brûle s'ils ne veulent pas cesser de ...!"

Le type poursuit son interrogatoire : "Qu'est-ce que vous faites ici ?"

"On se promène."

La rue grouille de SA. Elle est bouclée à ses deux extrémités et personne ne peut circuler.

"Qu'on leur inflige la roue, qu'on les écartèle !", claironne la femme.

Un SA arrive, se plante au garde-à-vous devant le type qui nous interroge et annonce : "Nous le tenons !"

"Dépêchez-vous de rentrer chez vous", nous intime le civil ; puis il se dirige vers l'attroupement qui s'est formé devant la boutique du savonnier. "Dégagez !"

Nous y allons aussi. Un tas de gens se sont agglutinés autour du cordon de police. Il y en a qui vocifèrent, d'autres restent muets. Et au centre du cordon se trouve...

Je prononce son nom tout bas : "Arthur !"

J'ai la gorge nouée car je sais qu'il mourra cette nuit. Et mourir, avec eux, ça veut dire qu'ils vont le torturer effroyablement jusqu'à ce qu'il en crève. Par-dessus les épaules et les têtes des SA qui encerclent Arthur, des voix hostiles et altérées de sang se déchaînent ; on le menace du poing ; une haine fanatique fait étinceler les regards. Mais on perçoit aussi quelques visages anguleux, impassibles, crispés par la douleur. Le visage des vaincus. Le visage du peuple endurent de terribles souffrances. C'est que derrière le cordon des SA se trouvent mêlés aussi bien les ennemis jurés d'Arthur, que ses frères. Ses frères ? Oui, ses frères ! Mes frères ! Terminé entre nous, chef !

Arthur est adossé à la devanture de la petite boutique du savonnier. Son visage est affreusement pâle. Ils ont dû le tabasser quand ils l'ont arrêté. Il saigne. Et il n'ignore rien de son sort futur.

Arthur ! Lorsque nous étions assis devant la grange, tu me prédisais la venue prochaine de la révolution. Et voilà que tu vas mourir sans l'avoir connue. Tu m'affirmais que celui qui ne croit en rien n'a plus qu'à se pendre. Et voilà que c'est toi qui meurs devant moi. Tu me soutenais que la

révolution donnerait un sens à l'existence. Et je te répliquais que l'existence n'avait pas de sens ! Tu admirais les héros de Hambourg, mais je sais que ta mort sera encore plus terrible et plus héroïque ...

Le cordon se resserre. Ils emmènent Arthur. Une horde hurlante de loups hargneux et avides de sang lui fait cortège et le voue aux gémonies. Les visages des SA sont de marbre. Ils ont tout leur temps. Arthur va passer la nuit dans leur caserne et demain les journaux annonceront qu'un communiste de plus s'est suicidé dans sa cellule. À moins qu'ils ne publient rien du tout. Qui s'intéresse à un cadavre anonyme ?

Les loups sautillent en jappant tout autour de l'escorte. Ils veulent en avoir pour leur compte. C'est la raison pour laquelle une petite brèche s'ouvre de temps à autre dans le cordon. Certes les SA sont sévères et la brèche est éphémère, mais elle suffit pour procurer à quelques-uns la jouissance extrême de lacérer de leurs ongles la figure d'Arthur, de mêler leurs crachats à son sang : "Salaud de communiste ! Suppôt des Juifs !" La bave leur vient spontanément à la bouche.

Lorsqu' Arthur s'affale à genoux sur la chaussée, ils se marrent. Comme ils sont heureux ! Ils invoquent la volonté divine et y trouvent la justification morale de leur comportement. "Mort à Satan, mort à l'Antéchrist ! Il faut l'écraser comme une vermine, l'éliminer, l'exterminer ! Il faut libérer le monde de sa présence !"

On le remet sur ses jambes et l'hallali reprend de plus belle.

Le visage de glace, le souffle coupé, les yeux ternes et secs, les vaincus observent la scène. Leurs poings restent dans les poches. Leurs âmes sont fatiguées. Sans broncher, ils accompagnent le cortège.

Seule une vieille femme qui sait encore pleurer est restée devant la devanture du savonnier, à l'endroit même où se trouvait Arthur. Des larmes ont envahi les sillons de ses rides. Elle est trop lasse pour les essuyer.

13.

"Allume donc une cigarette !"

Dans la faible lueur de l'allumette, le sourire bienveillant mais sans éclat de la Vierge Marie m'apparait pour la seconde fois, aussi du reste que le lustre en fonte et la décoloration de la chambre. Le petit point incandescent passe d'une branche à l'autre. Nous gardons les yeux ouverts et fixons le plafond invisible. À travers les vitres de la fenêtre filtre le bourdonnement de Berlin.

"T'as fait quoi, aujourd'hui ?"

"Beaucoup de choses !"

"T'as été avec des copains ?"

"Y en a un que j'ai vu pour la dernière fois !"

"Condamné à perpète ?"

"Non, il s'était juré de sauver l'humanité !"

"Pauvre gars !"

Je sais qu'elle s'appelle Sonia ou du moins qu'elle se fait appeler Sonia. Probable qu'elle se prénomme Paula ou Thérèse. J'ai été la pêcher au même bistrot où je l'avais rencontrée hier. Cette fois, elle n'était pas ivre. Elle m'a souri : "C'est gentil de me rendre visite, mon minet." Et on est allé chez elle comme si nous nous connaissions depuis des années.

"Parle-moi de lui."

"Non, c'est une histoire trop triste."

"Alors parle-moi de toi."

"C'est encore plus triste."

"C'est à toi de raconter. Hier je t'ai tout déballé sur ma vie. Allez, à ton tour."

"Si tu y tiens ..."

Son corps chaud se love contre le mien. Je tourne la tête et pose mes lèvres sur son front. Que c'est chouette d'être dans un lit avec une fille !

"Je l'ai revu aujourd'hui."

"Qui ça ?"

"Mon chef de bande."

"C'est qui ça ?"

"Un gars avec des cheveux roux. Tu le connais. C'est lui qui hier m'a conduit à toi. On l'a jamais appelé autrement que chef. Quand on était tout petit, c'est déjà lui qui menait notre bande. Il était plus costaud que tout le monde. Je l'ai adoré comme les gamines adorent le Christ avec ses longs cheveux blonds."

"Pourquoi donc ?"

"J'en sais rien."

"Raconte comment tu l'aimais."

Elle étire son corps et le plaque doucement contre le mien. J'ai longtemps couché dans le même lit que ma sœur. Durant ces nuits enfantines désormais bien lointaines, nous

nous allongions tout comme maintenant pour nous raconter nos rêves.

Nous jouons dans la cour. Un fonctionnaire de la criminelle et deux policiers franchissent le porche. Ils s'approchent de nous. Le cogne nous demande : "C'est où chez Kroll ?" Le chef répond : "Aucune idée !" Moi, je fonce au logement du sous-sol à droite et je prévient la mère Kroll : "Y a un flic pour vous dehors !" Elle dépose lentement son seau et murmure : "Mon Dieu !" J'sais pas si t'as idée de ce qu'est un logement en sous-sol. Il faut toujours laisser une chandelle allumée parce que la lumière du jour se refuse à pénétrer dans ce trou puant. La vieille gémit : "Y me veulent quoi, les flics ? J'ai rien fait. Dieu m'en est témoin !"

Le cogne frappe à la porte, entre en trébuchant, et se bouche le nez. Moi, il me fiche dehors. Le chef s'adosse au mur, indifférent.

"Ils lui veulent quoi à ta mémé ?"

"La foutre en taule !"

Quelques locataires apparaissent aux fenêtres, mais la plupart restent vides.

"Regarde, ils referment les fenêtres."

"Ils ont la trouille qu'on les mette dans le même sac que la vieille !"

Un spectre grimpe les escaliers, fait un signe de ses doigts desséchés et replonge dans l'antre avec mon chef. Quelques minutes plus tard, les fonctionnaires de police refont surface avec le spectre, lui font traverser la cour et l'entrée jusqu'au panier à salade.

"Terminés les curetages", annonce une voix flegmatique.

Je descends au sous-sol. Mon chef est accroupi sur son matelas. Il fixe la chandelle. Je lui demande : "Ça veut dire quoi, curetage ?"

Il me répond : "Quand une femme voulait pas de gosse, mais qu'elle s'était faite engrosser, elle venait voir ma grand-mère."

"Pour faire quoi ?"

"Que t'es con ! Pour s' le faire sauter, pardi !"

"Et alors ?"

"Ça coûte la taule."

"Pourquoi ça ?"

"T'as qu'à leur demander !"

"Tu vas aller en orphelinat ?"

"Non, ma mère sera bien obligée de s'occuper de moi."

"J'ai toujours cru que t'avais pas de mère ?"

"J'en ai une. Elle tapine rue de Stettin."

Sa mère ne viendra qu'un mois plus tard, un mois durant lequel il sera seul maître dans le logement. Plus tard elle fera quelques brèves apparitions pour repartir presque aussitôt après avoir fait semblant de ranger un peu. Mon chef a quatorze ans, mais on lui en donne seize. On ne peut que l'adorer ou le haïr. Il ignore tout sentiment. Dès qu'il donne un ordre, nous obéissons.

Un jour qu'il est absent, nous nous glissons entre les caisses qui masquent les fenêtres du logement en sous-sol de Franz le Polonais. Le Polonais ne voit pas l'utilité d'avoir des rideaux puisqu'il a ses caisses. Des rideaux assombriraient encore plus son antre. Donc, nous nous sommes glissés entre les caisses du Polonais pour le voir mettre sa nénette à poil. Nous sommes six garçons et quatre filles. Pas un mot. Il fait nuit noire. La cave du Polonais est bien éclairée. Personne ne glousse, personne

ne rit. La gonzesse derrière la fenêtre pousse des petits cris de plaisir. Le Polonais, lui, émet des grognements.

Soudain une voix tonitruue derrière nous : "Sortez de là !"
C'est notre chef.

Nous nous relevons tous les onze. Heini pleure. Notre chef nous ordonne de le suivre dans son sous-sol. Et là Sonia, faut-il que je raconte ce qui s'est passé ?

"Je m'en doute !"

"Ça m'étonnerait."

Elle écarquille les yeux. Je le sens du bout de mes lèvres. Elle fronce le front, comme si elle réfléchissait.

Le chef dit à une des filles de se déshabiller. Elle s'exécute. Elle enlève sa robe, ses sous-vêtements miteux. Nous sommes accroupis sur le sol. La chandelle projette nos ombres vacillantes sur la cloison. Heini se lève subitement et susurre : "Y faut que je rentre." Des gouttes de sueur luisent sur son front. Il a la tremblote, le pauvre.

"Pourquoi ?"

"J'ai..., j'ai la trouille."

Notre chef lui pose la main sur l'épaule et déclare sans forcer sa voix : "T'as aucune inquiétude à avoir, mon petit Heini." Et voilà Heini qui cesse aussitôt de pleurnicher et qui se rassoit.

"Et ensuite", me demande Sonia.

Ce soir là, il nous a montré comment faire. Bien sûr il y avait longtemps qu'on connaissait la technique. Chez nous, t'apprends ça dès que tu commences à réfléchir. C'est obligé en vivant à sept ou huit dans la même chambre. Mais ce soir là, nous avons participé à notre première orgie

collective. Oui, Sonia, c'est bien le mot. Qu'est-ce qu'on était heureux ! À part le petit Heini, personne n'avait eu de scrupules. Nous, pauvres chiens, connaissions enfin le plaisir au mépris des interdits, des réprimandes, des sanctions.

Soudain je m'interromps. Je la saisis aux épaules. Un terrible souvenir me fait frissonner. "Dire que nous sommes là au lit à parler alors que lui, en ce moment même, hurle de douleur sous leurs tortures. Lui, l'être pur qui espérait améliorer le monde, ils sont en train de le passer à tabac, de le travailler à la matraque, de faire couler son sang tout en se bidonnant. Peut-être qu'il est tout juste en train de mourir, de hurler de douleur à en perdre l'esprit !"

Sonia se met elle-aussi à trembler. Elle enfonce ses ongles dans mon dos et chuchote : "Peut-être qu'il est tout juste en train..." Un visage nous apparaît, il est gigantesque. Le crâne confine aux cieux et d'impétueux torrents de sang se déversent de ses yeux et de sa bouche. Et cette bouche, cette bouche juvénile déformée et mutilée par les tortures, cette bouche affirme : "La révolution viendra. Il faut déclencher la révolution !"

Je gémis : "Sonia, nous devons être avec lui, il est des nôtres !"

"Ils le tueront cette nuit."

"Mais ils ne peuvent tout de même pas tuer des millions de gens !"

"Ils en ont déjà assassiné beaucoup."

Sonia émet des ondes chargées d'un érotisme frénétique. Je sens son cœur battre sourdement contre le mien. Son

corps frétille. Elle me réclame en elle. Ses lèvres frémissantes me supplient : Prends moi, possède moi, je suis la vie ! Je caresse ses cheveux, la pénètre, je veux jouir de la vie ! Mais qu'est-ce qui me dit, Sonia, que tu es bien la vie ?

Durant cette nuit-là, je fais un rêve. Des lambeaux vaporeux et flous prennent forme ; les couleurs se précisent ; le fond sonore devient de plus en plus distinct, j'y suis : 1920 ! Les mitrailleuses crépitent. Des obus explosent. Les maisons ressemblent à des ruches. Des hommes et des adolescents sortent en rampant des alvéoles, le mousqueton et la cartouchière en bandoulière. "En avant, à la gare !" Ils se mettent à courir. Même en rêve, j'éprouve une ardente sympathie pour tous ces visages, pour tous ces poings dressés, pour tous ces pantalons rapiécés et usés, ces bottes déformées. "À la gare, à la gare, camarades !" Détonations, corps à corps, cris ! Est-ce la fin du monde ? Et soudain l'horreur : Nos ennemis avancent, ils ont vaincu. Sous le casque, les visages sont enfantins. Mais sur l'acier, peinte en blanc, s'affiche la croix gammée, symbole de la haine absolue ! Ils avancent, la grenade à la main, écumant d'une rage bestiale.

"Dégagez !"

Ils escaladent les escaliers.

"Il est où ?"

"Ton mari, ton fils, salope !"

"J'en sais rien !"

Les crosses brisent les meubles. Les baïonnettes éventrent les édredons, lacèrent quelques mauvais tableaux, éclatent les glaces.

"Bande de chiens ! Salopards d'ouvriers !"

Et ils finissent toujours par trouver celui qu'ils cherchent.

"Viens avec nous, charogne !"

Même le père d'Otto y passe.

Ils le poussent sur le palier, lui mettent un violent coup de botte dans les fesses pour qu'il dégringole les marches, et lui tirent dans le dos. "Tu croyais t'échapper, salope !" Il est mort. Ils donnent quelques coups de pied au cadavre puis l'enjambent pour passer aux logements suivants. Nous nous ratatinons dans notre pièce obscure. Dans la rue on entend des coups de feu, des hurlements, des bruits de poursuite, des jurons.

Perdu, nous avons perdu !

Le lendemain matin, le soleil de mars se lève sur des éclaboussures de cervelle, des flaques de sang coagulées, des amas de chair humaine en bouillie. Des poteaux en acier ont été brisés comme des allumettes. D'énormes crevasses s'ouvrent béantes dans le mur des immeubles.

Dans la cour de l'école, on a aligné les innombrables dépouilles de ceux qui ont été exécutés.

Suis-je réveillé ? Est-ce que je rêve toujours ?

Je suis bouleversé et mon cœur bat à un rythme infernal. À côté de moi, Sonia respire paisiblement. Je couvre son visage et ses seins de baisers de désespoir. Je dois oublier ! Pourquoi m'est-il impossible d'oublier ? La nuit est sombre et silencieuse. Une horloge sonne. Trois heures. Et me voilà irrémédiablement ramené douze années en arrière.

Nous sommes en automne 1921. Le tintamarre du réveil déchire la nuit. Ma mère se lève, s'habille en frissonnant, se traîne jusqu'à la cafetière et fait chauffer de l'eau. Mon père enfle ses vêtements sans dire un mot, puis il descend dans la cour. Il remonte un landau qu'il est allé chercher

dans la remise. "Debout !", m'intime ma mère. La lampe à pétrole me fait cligner des yeux. Il n'y a pas de chauffage. Comme j'aimerais encore dormir ! Nous avalons notre café à petites gorgées. En silence, nous quittons notre logement. C'est la pleine lune et il fait un temps glacial. Trois heures et demie. Le landau avance en grinçant dans les rues endormies. Et voilà que surgissent d'autres landaus. Et encore d'autres. Une caravane interminable se forme. Les heures passent. La caravane silencieuse ne cesse de grossir. Les maisons se font de plus en plus rares. Des chiens aboient. Nous arrivons dans un village. La campagne bâille dans la pâle lueur de l'aube. Des cultures. Des prairies. La caravane poursuit sa route. Elle rencontre de temps en temps des gendarmes adossés aux arbres qui bordent la chaussée. L'arme à l'épaule, le col de leur capote relevé, ils se plaquent aux troncs sans nous adresser un seul mot. À leurs pieds sont assis des chiens. La caravane s'engage dans un chemin de traverse. L'herbe haute mouille les jambes jusqu'aux genoux. Soudain la colonne s'arrête. Un champ immense s'ouvre devant elle. Et sur ce champ trottent des cavaliers en uniformes.

Ils sont des milliers à attendre à la lisière. Il pleut légèrement. Ils préparent des sacs et des piochons. Les pommes de terre ont déjà été récoltées, mais ils vont encore une fois retourner ce champ. Le jour tarde à venir. La masse silencieuse attend. Dans la brume blafarde un cavalier fait un signe. Et tous se précipitent. Les piochons martyrisent la pauvre terre. Les yeux cherchent fébrilement à repérer le moindre tubercule. En voilà un ! Les yeux brillent. En voilà un autre ! Ah, la faim, la faim ! Ils gémissent, jurent, s'esclaffent de voracité ! Les piochons

s'enfoncent en sifflant ! Pas le temps de parler ! Ils ne pensent qu'à la faim !

Les cavaliers trottent au milieu de la foule : "Vous avez jusqu'à neuf heures". Les piochons s'acharnent.

"Allez, évacuez !"

Et soudain une monture sans cavalier traverse le champ gris et humide. Personne n'a entendu le claquement du fouet pas plus que les coups sourds du piochon qui a défoncé le crâne du cavalier. Son sang abreuve la glèbe. Des hurlements retentissent. Comme un troupeau pris de panique, l'immense masse humaine reflue vers la lisière, harcelée par une cavalcade écumante de rage. Comme des moutons affolés, ils se marchent les uns sur les autres.

"Où est-ce qu'on va trouver à manger ?"

"Mes gamins vont crever de faim !"

Tout en déguerpissant, ils cherchent encore à ramasser quelques pommes de terre à la volée.

Peu à peu la caravane se reconstitue sur la chaussée. La misère rentre en ville. C'est la faim qui brandit le fouet qui les ramène dans leurs taudis. Dans les villages, les mêmes chiens aboient. Les paysans les observent haineusement à travers leurs vitres : "Voleurs, racaille !"

À la maison, les enfants crient famine. Mais il n'y a rien à manger, absolument rien à manger !

La nuit tombée, nous reprenons la route de la campagne. Dans la main droite, le piochon bien aiguisé, dans la main gauche parfois un couteau, un gourdin... Des projecteurs balayent les champs. Nous nous entassons dans les sillons humides et fouillons à mains nues dans la terre argileuse. Le projecteur déchire l'obscurité. Son large faisceau lèche la terre. Un horrible mugissement de sirène s'élève dans la folle nuit. Au loin crépite une mitrailleuse. Nous sommes

collés au sol, le visage dans la boue. À quelques centaines de mètres devant nous se déchaîne une lutte à mort. Les coups de feu se rapprochent. Nous regardons fixement les longues ombres difformes qui s'agitent partout. Soudain nous bondissons en hurlant. Ivres de colère et de faim, nous passons à l'attaque. Il n'y a pas d'autre alternative. C'est mourir de faim ou mourir en combattant.

Comme des vers se glissant hors de terre, notre armée surgit des champs plongés dans les ténèbres. Des femmes, des vieillards, des hommes, des enfants. Nous n'entonnons aucun chant de guerre, nul besoin de harangue. Tout ce que nous voulons, c'est bouffer. Nous sommes prêts à mourir parce que nous voulons vivre. La rage au ventre, le regard rivé au sol, nous avançons imperturbablement sur l'ennemi. Et cette nuit là, nous gagnons la bataille. Le servant de la mitrailleuse a cessé le feu et déserté son poste. Après avoir mis l'arme en pièces dans un concert de vivats, nous pillons l'entrepôt de pommes de terre. Sans mot dire et sans traîner car la troupe sera sur place dans une heure. Il faut voir avec quelle extase toutes ces femmes aux joues creusées par la disette se jettent sur les magnifiques tubercules bien lisses. Un ouvrier barbu et à la mine lugubre se charge de diriger la distribution de sa voix rude.

"Allez, tire-toi maintenant que ton sac est plein !"

"J' m'en vais, j' m'en vais !" La femme échevelée quitte l'entrepôt sans se presser. Elle est au paradis et ne veut pas voir cesser son rêve.

Un vieux couple se précipite. Tous deux sont si affaiblis qu'ils doivent se contenter d'un petit sac chacun. Mais ils affichent un sourire bienheureux, tel le nourrisson auquel on donne son biberon.

Dans les villages les chiens aboient, mais les paysans ont abandonné leurs fenêtres. Aujourd'hui, finie la rigolade. Celui qui se risquerait à nous insulter serait immédiatement écharpé, piétiné, massacré. Notre bande de maraudeurs avance sur la route défoncee. Il y a là des femmes pieds nus et en guenilles, des vieillards avec de longues barbes blanches, des gars costauds portant des vareuses militaires, des enfants aux yeux exorbités. Nous sommes chargés d'un butin que nul ne pourra nous arracher. Pour lui nous donnerons notre vie. Nul n'ose s'opposer à notre cortège. On se contente de l'observer en silence.

"Pourquoi est-ce que tu dors pas ?"

"J'peux pas dormir."

Elle me caresse les cheveux avec une infinie tendresse.

"Il faut qu' tu dormes, mon poussin", murmure-t-elle avant de replonger dans son rêve. Oui, petite Sonia, il faut que je dorme.

Je perçois des images déformées et chaotiques. Elles s'estompent puis réapparaissent sous une autre forme. Totalement désorienté, je vais à l'aveuglette dans un labyrinthe de sensations et de souvenirs.

Ma sœur se détache du flou des ténèbres. Elle vient d'avoir seize ans. Son visage est blême. Les bras ballants, désarmée, elle entre dans la cuisine et regarde ma mère sans trop savoir comment lui apprendre la nouvelle.

"Maman, j' suis enceinte."

"De qui ?"

"J'en sais rien."

Chaque fois que sa mère vient coucher chez lui, mon chef passe ses nuits à traîner dans les rues. Il sait qu'elle est rentrée complètement soûle. Alors lui aussi se pose dans un bistrot et prend une cuite. Lorsqu'il arrive en titubant dans son logement, elle est à moitié nue sur le lit et l'appelle en souriant : "Viens près de moi, mon fils chéri."

Il reste près de la porte, tout haletant.

Elle se déshabille un peu plus et glougloute : "Viens près de ta jolie maman."

Il s'avance en titubant, se jette sur elle, lui arrache ses sous-vêtements, la frappe en pleurnichant : "J' te déteste, j' te déteste !"

Elle reçoit ses coups en souriant, écarte les jambes, gémit de plaisir. "Vas-y, déteste-moi !" Elle l'attire contre elle et lui mordille les lèvres. Il la baise.

Chef, c'est en pensant à toi que j'ai commencé ma nuit et c'est avec toi qu'elle se terminera. Je t'ai dans la peau et n'ai eu de place que pour toi durant de longues, longues années. Mais j'ai osé te tenir tête et suis totalement désarçonné. Toi, tu n'es jamais désarçonné. Pourtant tu en as enduré des souffrances. Que sont les maux du monde à comparer de ce que tu as subi ? Il n'existe personne qui connaisse une solitude aussi grande, aussi atroce, aussi implacable que la tienne. Comment fais-tu donc pour vivre ? Tu es seul contre tous ! Il est impossible de te prendre en pitié et toi, tu ne ressens nulle pitié, pas plus pour les autres que pour toi-même. Tu ignores absolument tout de ce que pensent, ressentent, rêvent tes semblables. Personne ne te connaît. Mais te connais-tu seulement toi-même ?

et nous venons de passer par là. C'est un bon chemin, dit-il, et nous y allons souvent. Il y a un petit ruisseau qui coule à travers le bois, et c'est très agréable. Vous voulez venir avec nous ?

"Quand tu es en forêt, tu es en forêt", dit-il. "C'est très agréable, mais il y a un petit ruisseau qui coule à travers le bois, et c'est très agréable. Vous voulez venir avec nous ?"

16. Midi. J'annonce à Sonia : "Prépare-toi, nous allons faire une excursion en forêt." Elle est aux anges. "Oh oui, une excursion en forêt !"

J'aperçois son sourire angélique dans le miroir devant lequel elle se fait belle. Elle n'a pas besoin de se faire belle, elle est belle. Mais la plus belle fille du monde a toujours une petite boucle à rectifier, une mèche à lisser, bien que cela ne soit pas indispensable. C'est un considérable gaspillage de temps, mais elles adorent gaspiller leur temps ainsi.

"Nous allons voir un ami."

"Il habite dans la forêt ?"

"Tout près de la forêt, dans une colonie horticole."

Elle est prête. Elle coiffe un béret, vérifie la couture de ses bas, se regarde une dernière fois dans le miroir en

souriant, et nous voilà partis. Dans l'entrée, la propriétaire grogne quelque chose. Je dis bien fort à Sonia : "Un de ces jours, il faudra que tu lui mettes en cachette trois bonnes cuillerées de mort-aux-rats dans son café. À moins que tu penses que ce serait plus efficace de lui ouvrir les varices au rasoir." La porte claque derrière nous.

Nous prenons le train de banlieue jusqu'à Friederichshagen. Sonia reste à la fenêtre et se pâme de joie comme une écolière.

"Regarde les arbres !" Les arbres l'émoustillent.

"Des vaches, des vraies vaches !"

"Quand tu étais petite, tu as bien donné à manger aux vaches !"

"C'est magnifique de donner à manger aux vaches", me rétorque-t-elle, songeuse.

À Friederichshagen, nous demandons comment on se rend à la colonie horticole "Au bonheur du foyer". Nous y accédons par un sentier qui traverse la forêt. À l'entrée trône une gigantesque pancarte : "Au bonheur du foyer. Association déclarée de petits propriétaires." Il y a là des milliers de maisonnettes en bois ou en méchante maçonnerie, des milliers de jardinets avec des dizaines de milliers de têtes de chou, de plantes d'agrément, de minuscules pelouses. Des lilas dissimulent la misère de ces baraquements. Le soleil et le ciel bleu égaient le monde. Nous sourions tout en observant ce petit univers. Tout à coup Sonia lit d'une drôle de voix une annonce placardée sur un piquet : "À la dernière foire aux lapins, le premier prix, une médaille en bronze, a été attribué à Heinrich Maurer de la parcelle 197."

"À qui ça ?"

"Heinrich Maurer, pourquoi ?"

"C'est le gars que nous allons voir."

Nous trouvons la parcelle 197 mais attendons un moment avant d'entrer. Heini loge sur un bout de terrain de 20 mètres sur 20. Il n'y a pas de clôture. Au centre se dresse une maisonnette branlante en bois. Juste sous le toit, comme le veut l'usage, il a peint une maxime que je déchiffre et qui me coupe l'envie de revoir Heini.

"C'est petit, mais c'est mon nid", ânonne Sonia. "C'est quoi cette connerie ?"

Il s'est crevé à paver l'entrée avec des pierres récupérées sans doute sur un chantier. "Allez, viens !", me dit-elle en m'entraînant vers la bicoque.

"Vous désirez ?", nous demande un petit bonhomme grassouillet planté sur le seuil. Quelques marmots se pressent derrière lui.

"Tu m' reconnais pas, Heini ?"

Il est tout ébahi : "À vrai dire, pas vraiment".

"C'est moi, Charlie !"

"C'est pas vrai !" Il écarquille les yeux. "C'est bien toi, Charlie ? Je t'aurais pas reconnu ! Entre donc ! C'est ta fiancée ?"

Il pousse les gamins dans la maison et nous précède, tout excité. "Frieda, viens vite !" Une femme apparaît, dit tranquillement "Bonjour", et se retire aussitôt. "C'est tout petit ici, bafouille Heini, mais on vit bien. Désolé, mais on n'a pas l'habitude de recevoir. Quand c'est rangé, c'est bien mieux." Nous le suivons dans la pièce où se trouve son épouse. Elle est tout juste en train de finir d'enlever les draps qui protègent les meubles. "Installez-vous donc, installez-vous, qu'est-ce que ça me fait plaisir !" Et il répète une bonne dizaine de fois qu'il est heureux de me revoir. Je fais chorus tout en sachant parfaitement que nous mentons tous les deux.

"Heini, Heini mon ami, comment t'as fait pour avoir cette belle maison ?"

"Toi aussi tu trouves qu'elle est belle, hein ?"

"Très, très belle. Bien sûr c'est petit, mais c'est ton nid !"

Il est fou de bonheur. "C'est moi qui ai peint la maxime. Ici, j'ai tout fait tout seul !"

"Où t'as trouvé le pognon ?"

"On a économisé, sou par sou. On a mis trois ans pour avoir la parcelle. Et puis on a construit. J' mène une vie honnête, j' suis heureux en mariage et tout va bien comme ça."

Il ricane bêtement.

Sonia est assise sur une chaise inconfortable. Elle se concentre sur une chromo enchâssée dans de la nacre représentant l'assaut des fortifications danoises de Düppel par les troupes prussiennes en 1864.

À mon tour je ricane bêtement et continue à l'écouter.

"Et puis il y a eu les gosses qu'il faut bien nourrir et habiller..." Il s'interrompt : "Où y sont passés les gosses ? Frieda, où y sont les gosses ?"

"Ils arrivent tout de suite !", dit la femme de la pièce voisine.

Heini poursuit : "Nous, on est pas comme certains ! Tiens, prends mon voisin par exemple. J'pourrais en dire long sur lui. Cinq ans qu'il est marié et pas encore de progéniture ! J'veux rien insinuer mais quand même. Un sacré hypocrite en plus. Ça fait maintenant plus d'un mois qu'il me promet des graines pour que j' sème des pensées !"

Je joue l'incrédule : "Pas possible, plus d'un mois ?"

"Oui monsieur ! Mais il oublie. Par contre il est bien content quand je lui prête mon bouquin pour couvrir sa lapine."

Trois gamins en costume marin et coiffés d'une casquette d'écolier font leur entrée dans la pièce, s'inclinent, puis restent timidement à côté de la porte. Tout à l'heure, derrière leur père, ils portaient des vêtements ordinaires et en piteux état.

"Alors là, il est fort pour les Heinrich par-ci, Heinrich par-là. Mais moi, si j' me tue à faire de l'élevage, c'est quand même pas pour qu'on me pique mes prix !"

"C'est évident !", dis-je gravement.

Sonia caresse la joue aux petits. Ils ont les mains dans le dos et la regardent craintivement. Sonia leur enlève leur horrible casquette et embrasse le plus jeune.

"Si ça t'intéresse, les prix que j'ai eus, regarde ça", insiste Heini en me montrant avec une modestie affectée une imposante rangée de coupes, de médailles, de statuettes alignées sur une étagère. "Tiens, y a encore ça." Il me tend le journal de la colonie qu'il est allé prendre dans l'armoire. "En page deux", souffle-t-il. De fait, c'est bien Heini qui est là en photo, avec son bouquin géant. Lauréat de la foire d'élevage domestique de Berlin, notre ami Heinrich Maurer, de la colonie horticole "Au bonheur du foyer", parcelle 197.

Le petit installé sur les genoux de Sonia s'agrippe à son collier et tire dessus en piaillant. L'attache rompt et les perles s'éparpillent sur le plancher. Sonia éclate de rire. Mais Heini bondit, attrape le petit au col comme si c'était un de ses lapins primés, et lui met une fessée. Il cogne dur. Le petit hurle lamentablement. Les deux autres enfants tremblent. Sonia est toute pâle. Quand je pense que c'est comme ça que lui aussi on l'a brisé.

"Dehors !" Les trois gamins obéissent au doigt et à l'œil. "Un collier comme ça coûte à peine vingt pfennigs dans un grand magasin !", lui envoie Sonia sur un ton de reproche.

Mais il arbore un sourire entendu : "C'est une erreur de trop gâter les loupiots, Mademoiselle ! À correction manquée, éducation manquée. C'est ce que répétait toujours mon vieux père, et il avait raison. Qu'est-ce que je serais devenu si je n'avais été élevé à la dure ?"

Je pense avec lassitude : ce que tu serais devenu ? T'as passé ta jeunesse à avoir la trouille de ton père et il t'a complètement cassé. Un joli gâchis qu'il a fait, ton vieux ! C'est petit, mais c'est mon nid ! Voilà ce qu'il a fait de toi !

La femme de Heinrich sert le café. Elle s'est faite belle. Mais son chemisier de soie ne lui va pas. Sa figure n'est pas faite pour les chemisiers de soie. Lorsqu'une femme comme ça veut être belle et authentique, c'est en blouse de travail qu'elle se présente. Comment cette énorme broche en cuivre jaune pourrait-elle aller avec ses mains osseuses qui, bien que jeunes encore, sont usées par le travail ? Comment cette barrette incrustée de verroterie qui tient sa coiffure pourrait-elle aller avec le regard craintif et fébrile qui est le sien alors qu'elle est assise là, sur cet horrible canapé rouge ? Je ne peux m'empêcher de rioter en la comparant à Sonia. Quel contraste affligeant, ma pauvre Madame Frieda Maurer !

"Je vais agrandir mes clapiers", m'explique Heini.

"Comment t'arrives à vivre comme ça ?"

"Je touche l'allocation chômage. Ici, au "Bonheur du foyer", nous sommes pratiquement tous chômeurs et nous percevons une aide de l'État. On se contente de peu, mais on mange à sa faim."

"Et si on te diminue l'allocation ?"

"On s'en tirera encore. Dieu a veillé sur nous jusqu'à maintenant et il veillera encore sur nous."

"Qui ça ?", lui demande Sonia.

"Dieu, Mademoiselle, le Tout-Puissant."

"Grand Dieu !", éructe Sonia.

J'insiste: "Mais admets qu'on te les supprime complètement ?"

C'est alors que Heini, le compagnon de notre cruelle jeunesse, a cette réponse effarante : "On arrivera bien encore à s'en tirer." Il fait une brève pause et me lance, subitement soupçonneux : "Tu te mêles pas de politique au moins ?"

Je lui assure que non et il est soulagé.

"Moi, je suis totalement apolitique", m'explique-t-il. "Je vis retiré dans ma maison et m'occupe pas du monde extérieur. Toute cette politique, c'est des magouilles." La peur le prend et il rectifie : "Bien sûr, j' parle pas de l'actuel gouvernement du Reich que dirige Hitler. Mais pour ce qui est du reste ..."

Je raille : "T'as tes lapins !"

"Voilà !" Il éclate d'un rire sonore : "J'ai ma maison, ma femme, mes enfants j'ai de quoi manger à ma faim, qu'est-ce qu'il faut souhaiter de plus ?"

"Exact, qu'est-ce que tu peux souhaiter de plus ?"

Il sirote son café avec délectation.

"Tu sais que j'ai revu le chef et Otto."

Touché ! Il repose sa tasse.

"Paul et Kalle sont condamnés à dix ans de réclusion."

"Tu m'en diras tant !" Ses mains sont prises d'agitation.

"Ils ont assassiné un type."

"Seigneur !"

"Le chef s'est fait maquereau."

"Quel dégueulasse !"

"Otto, lui, est devenu philosophe et mystificateur."

"Un mysti... quoi ?"

"Kutti et Ernst ont disparu."

Il adresse à sa femme un sourire pitoyable : "Autrefois j'ai malheureusement habité le même immeuble que les types dont il parle. Tu sais comment c'est à Berlin, tous ces logements collectifs."

Je suis abasourdi : "Dis donc mon pote, t'as la mémoire qui flanche !" Et je m'adresse à Frieda : "Votre cher mari était dans notre bande. On a dévalisé des magasins et joué au docteur avec les petites filles. On a juré qu'une fois adultes, on ferait la peau à notre pasteur et à notre professeur."

Heini se cache derrière ses mains comme pour se protéger : "Tais-toi !"

"Pourquoi ? Tenez, un jour qu'on était trois gars chez Heini en train de se faire une branlette, voilà son père qui rapplique."

"Tais-toi, par pitié tais-toi !"

"Le vieux nous fout dehors à coups de pied dans le cul et met une roustie dingue à votre mari. Il lui a littéralement broyé les mains. Puis il l'a enfermé pendant trois semaines. Heini a bien failli être placé dans un foyer éducatif."

Frieda m'écoute gravement.

"Un jour, Heini et moi, on a tué son petit frère. Sa mère trimait comme une folle. Son père buvait tout. Sa mère n'avait pas le temps d'aller promener le bébé. Elle n'avait même pas le temps de nous descendre la poussette dans la rue. Donc nous voilà en train de descendre la poussette..."

"Dieu du ciel !", gémit Heinrich Maurer.

"L'escalier est raide et nous, on est pas bien costauds. On se relaie. Tantôt c'est Heini qui est devant, tantôt c'est moi. Celui de devant retient la poussette avec ses épaules, celui de derrière la retient avec ses bras. Dans la poussette, le bébé gigote sans arrêt. Il est trop content d'aller dans la rue et de voir le soleil..."

"Je t'en supplie, tais-toi !"

"Soudain, votre mari qui est devant manque une marche et tombe. La lourde poussette reste suspendue quelques secondes à mes bras d'enfant trop faibles. Je finis par lâcher et la voilà qui dévale les marches en passant sur Heini qui hurle. La violence du choc sur le palier propulse le bébé hors de la poussette et comme un sac de linge sale, il s'écrase sourdement contre le mur. Lorsque nous voulons le ramasser, il est mort."

Frieda ne bronche pas.

Heinrich Maurer bredouille : "Dieu soit loué, tout ça c'est le passé !"

"Et tu t'es acheté une conduite."

"Oui."

Derrière le palmier artificiel, le canari se met à chanter. Dehors les enfants s'amuse. Heinrich Maurer produit un rire retentissant : "C'est vrai qu'on a eu une jeunesse animée. Et tu dis qu'à part nous deux, tous les autres ont mal tourné ?"

"À part toi..."

"Parce que toi aussi t'es un ...?"

"Non, j' suis pas un criminel, mais j'en peux plus."

Nous nous levons. Il tient à me faire visiter son domaine. Frieda et Sonia vont dans la minuscule cuisine. Dès que nous nous rapprochons des clapiers, il s'anime. Je me torture l'esprit : Bon Dieu de bon Dieu, comment une telle chose est-elle possible ? Nous avons eu la même enfance ; nous avons appartenu à la même bande ; nous avons souffert la même faim ; nous avons enduré la même misère ; nous avons vécu la même oppression. Les uns ont fini meurtriers, les autres voleurs ou escrocs, moi vagabond, et lui élève ses lapins !

Et soudain, je comprends : le seul à avoir été complètement déglingué, c'est Heini.

Et c'est son tour de déglinguer les autres. Il a déjà déglingué sa femme. Les enfants vont suivre. Et cette abomination se perpétuera indéfiniment. Les enfants de Heini déglingueront eux aussi leur famille. Ils n'échapperont pas à cette implacable spirale. Jamais ils ne parviendront à s'affranchir de ce cercle vicieux. À quoi cela servirait-il de leur offrir la liberté dès lors qu'on a étouffé en eux toute autonomie ? Et me voilà de nouveau accablé de lassitude, de tristesse, de désespoir. Je frise la dépression. Comment vais-je m'en sortir ?

"Pourquoi t'as raconté toutes ces vieilles choses ?", me reproche Heinrich Maurer.

Oui, pourquoi ? Par sympathie pour sa femme ? Pour outrager, humilier, ravalier cette misérable caricature du courageux petit Heini de mon enfance ? Mais on ne peut plus l'humilier. Il est mort. Il est devenu un monsieur comme il faut.

Lorsque nous partons, Heinrich Maurer s'exclame : "J'espère bien que vous allez nous inviter pour votre mariage !"

"Pas question de mariage !", réplique Sonia.

"Pourquoi pas ?", demande-t-il tout déconcerté.

"Sonia est une tapineuse, mon pote, lui dis-je tout rigolard, tu sais, une de ces filles qui racolent les mecs dans la rue en leur proposant une passe à trois marks. Et oui, elle est comme ça Sonia. Pourquoi tu voudrais qu'une pute se marie ?"

"Oui, pourquoi donc ?", insiste Sonia.

"Ben ça alors !", pouffe Heinrich, la bouche en cul-de-poule.

Frieda, elle, ne pipe mot.

Nous quittons le "Bonheur du foyer" par l'allée qu'il a pris tant de soin à paver avec les pierres de récupération et traversons la forêt en silence. Effluves de mousse, gazouillements d'oiseaux, murmures des arbres dont le soleil inonde la cime, sentiers interminables qui semblent ne mener nulle part. Un garenne nous file sous le nez.

Nous nous retrouvons allongés sur la rive idyllique d'un lac scintillant. Dans les roseaux frémissants, des bruants pépient. Au loin, sur une barque livrée au gré des courants, une jeune fille chante d'une voix exquisite. Ma tête repose sur le ventre de Sonia. Elle me caresse affectueusement les cheveux.

"Tu sais ce que m'a raconté la femme tout à l'heure dans la cuisine ? Qu'elle se tuerait si elle n'aimait pas tant ses gamins !"

Sur la barque portée par les courants, la jeune fille ne chante plus. Elle est debout à l'avant et rit aux éclats. Rayonnante dans sa nudité, elle saute à l'eau en poussant des cris de joie. Le garçon dans la barque s'esclaffe tout en bavardant avec la nageuse. Je bondis sur mes jambes : "Allez, nous aussi on est jeunes !"

Sonia m'enlace ; elle pleure de bonheur. Nous arrachons nos vêtements et mettons notre tristesse au placard. Finie la mélancolie, fini le cafard ! Nous nous précipitons dans le lac argenté. Quel ravissement ! Quelle extase ! Et nous voilà en train de nager ! Vraiment, il n'y a rien de plus délicieux que la jeunesse !

Mais allez donc demander à un coolie chinois qui est ce Horst Wessel : il vous répondra par un haussement d'épaules ! D'ailleurs, que ce soit en Scandinavie, en Amérique ou en Australie, il n'y a pas un seul travailleur qui connaisse Horst Wessel ! Et c'est la même chose à Paris, à Londres ou à Varsovie ! Un parfait inconnu, ce Horst Wessel ! Par contre, dès que l'on évoque Karl Liebknecht ...

Quoi qu'il en soit, c'est désormais le drapeau de l'ennemi mortel de la classe ouvrière qui flotte sur le bâtiment qui arborait son nom avec tant de fierté.

Otto raconte : "En janvier ont défilé ici cent mille travailleurs berlinois. La journée était glaciale. Quel spectacle : bien qu'il ait gelé à pierre fendre, la plupart ne portaient pas de manteau car ils n'en possédaient pas. Leurs bottes étaient pleines de trous, leurs visages et leurs poings étaient bleus de froid. D'heure en heure la foule grossissait. Il en venait de partout : de Wedding, de Neukölln, de Niederschöneweide, de Tempelhof, des quartiers est. Ça a été la plus grosse, la plus puissante manifestation qui ait jamais eu lieu à Berlin. Dommage que tu aies manqué ça, tous ces travailleurs qui affluaient jusqu'ici sur la place Bülow. Quelle ferveur sur leur visage. Ils s'étaient mobilisés pour jurer fidélité à leurs dirigeants. Une fidélité puérile, mais ô combien pathétique. Bon Dieu, si tu avais vu le visage de tous ces travailleurs. Il n'y avait pas que les femmes qui pleuraient d'émotion. Ils voulaient défendre l'immeuble du comité central jusqu'à leur dernière goutte de sang. Tous les travailleurs des grandes entreprises étaient là, en bloc. Des travailleurs âgés, rompus au combat syndical et politique. Des jeunes. Des social-démocrates. Ils crevaient de froid, ils crevaient de faim, mais ils défilaient devant le comité central, leurs yeux étincelants

braqués sur les fenêtres éclairées et sur Ernst Thälmann pour lequel une tribune avait été édiflée. C'était la classe ouvrière berlinoise. Cent mille travailleurs prêts à la lutte finale. Ça, c'était en janvier de cette année, par une journée glaciale ..."

Otto fait une pause et poursuit:

"Quelques jours plus tard, les fascistes ont occupé la bâtisse et hissé leur drapeau à croix gammée. Ils ont effacé le nom de Karl Liebknecht d'un coup de pinceau et l'ont remplacé par celui de Horst Wessel. Et il n'y a pas eu un seul travailleur pour les en empêcher !"

Devant le bâtiment règne un va-et-vient permanent. Le troisième Reich a installé là les bureaux de sa police spéciale, la Gestapo. Des SA, des hommes en civil entrent et sortent en courant. Le bâtiment où travaillait autrefois le cerveau de la révolution prolétarienne s'est transformé en instrument de destruction de ce cerveau. Il s'agit bien des mêmes locaux, des mêmes armoires, des mêmes tables, mais tout cela sert désormais à d'autres desseins.

"Il n'y en a pas eu un seul pour s'opposer à ce qu'ils investissent les lieux. L'Allemagne comptait six millions d'électeurs communistes et pourtant personne n'a résisté. Avec les syndicats qui lui étaient affiliés, la social-démocratie avait derrière elle des millions de travailleurs. Et pourtant pas un n'a levé le petit doigt pour défendre l'organisation dont il était membre. L'Allemagne était comme frappée de paralysie. Comment comprendre qu'aux élections il y ait eu treize millions de voix antifascistes et que personne ne soit descendu dans la rue, ni dans la Ruhr, ni à Hambourg, ni à Berlin ? La vérité, c'est que personne ne croyait en la possibilité de barrer la route aux nazis. Pourquoi mourir pour rien ?

"Pourtant il y a bien eu cette manifestation devant le comité central ?"

"C'était déjà trop tard !"

"Cent mille personnes ne se mobilisent quand même pas pour des prunes ?"

"Il n'est pas facile de renoncer à la conviction quasi mystique sur laquelle on a construit son existence durant des années."

"Explique-toi !"

"Ce que je veux dire, c'est que la grande majorité des travailleurs qui s'étaient rassemblés devant le comité central savaient au fond d'eux-mêmes que la partie était perdue. Mais ils ne voulaient pas le reconnaître. Ils se cramponnaient à l'autre alternative. Ils étaient anesthésiés par la dénégation. Pour tous ceux qui étaient là, comme acteurs ou comme spectateurs, cette ultime manifestation de désespoir a été un véritable chemin de croix. Si tu avais vu ça. Tous ces ouvriers, par cette soirée de janvier, alors qu'il gelait à pierre fendre. C'était à chialer. Tu te serais cru à un service religieux."

"Un service religieux ?"

"Oui, un service religieux motivé par l'espoir qu'un miracle était encore possible et que ce miracle viendrait de Thälmann ou d'un quelconque événement imprévu et merveilleux qui changerait la face de l'histoire."

"Tu es sûr que tu déliras pas ?"

"Malheureusement pas."

"Mais qu'est-ce que tu fais de ta théorie sur le rêve ?"

Otto reste muet.

Nous traversons la Place Horst Wessel et prenons par la rue Dragoner. Ce n'est pas jour de sabbat mais le ghetto juif est désert. Les boutiques sont toujours aussi crasseuses,

les écriteaux des éventaires sont toujours en hébraïque, mais les bonimenteurs ont disparu. Sur les trottoirs, les rabbins à longue barbe ont cessé leurs palabres. Les superbes enfants aux yeux en amande ne s'en donnent plus à cœur joie. Il ne reste plus que les vieux, assis derrière leurs fenêtres : l'Éternel nous soit en aide ! Leur fils, leur fille ont fui la peste brune en s'exilant à Paris, à Prague, à Amsterdam ou Copenhague. Ils ont laissé les anciens dans le ghetto : qui oserait s'en prendre à des vieillards, même juifs ? Ils ont chaussé leurs bésicles et se sont plongés dans la Torah : l'Éternel nous soit en aide ! Jamais dans sa justice le Tout-Puissant ne permettra que l'on fasse du mal aux pauvres Juifs ! Le peuple élu du Seigneur a déjà tellement payé de son sang ! N'a-t-il pas été suffisamment éprouvé par le feu, l'épée, le fouet, la faim, les pogromes, la mort et la destruction. Mais Dieu est juste et sage. Il n'épargne pas non plus les goyim, et nous vivrons bientôt des jours meilleurs !

Drapés dans leur caftan, deux vénérables rabbins à barbe noire et papillotes remontent la rue Dragoner.

"Eh là, eh là !", s'indigne la populace.

"Ils attendent quoi pour foutre le camp en Palestine ?"

"Qu'est-ce qu'ils puent !"

"L'Allemagne aux Allemands, dehors les Juifs !"

Les deux rabbins poursuivent paisiblement leur chemin, contournent poliment un gamin d'environ douze ans qui leur crache dessus, descendent du trottoir en murmurant : "Excusez-nous, Monsieur", puis remontent sur le trottoir pour s'engouffrer dans la synagogue.

Un livreur de bière commente : "Ils arrivent tout dégueulasses et pleins de poux de Galicie, ils s'installent dans ce ghetto comme fripiers, et un an plus tard, sans qu'on y ait rien vu, les voilà qui déménagent pour le

Kurfürstendamm. Ils se tapent des jeunes Allemandes, occupent des postes de direction, et tout ça sans même savoir parler correctement notre langue !"

Un gros lard beugle : "Ouais, mais maintenant ils l'ont dans le cul !"

"Encore heureux ! On a été ruiné par le capital juif. Les travailleurs allemands ont été écrasés par la haute finance et la bourse juives..."

Le gros lard s'éclipse : "Désolé, j' suis pressé !"

Mais le livreur de bière est intarissable :

"Ils nous ont tout pris avec leurs banques. Les Juifs sont des escrocs. Ils ne savent rien faire d'autre, ils portent ça en eux, les ordures. Mais aujourd'hui Hitler les fout dehors à coups de pied dans les fesses. Salut les parasites ! Allez exploiter les autres, mais pas les travailleurs allemands ! Nous n'avons pas instauré le socialisme pour qu'ils continuent à nous voler !"

Nous tournons dans la rue Münz.

"Tu vois, me dit Otto, ils sont persuadés que c'est ça le socialisme !"

La rue Münz grouille de chômeurs et de putains. Cette rue tortueuse et bruyante ne changera jamais. Comment cela serait-il possible ? La rue Münz, c'est la rue Münz, avec ses innombrables troquets, ses échoppes, ses cinémas qui se touchent. Là, on joue "Le marchand d'esclaves de Rio". Juste à côté, "Le SA Brand" de Franz Seitz qui vient tout juste de sortir. Les chômeurs et les proxos envahissent les salles dès dix heures du matin, pour l'ouverture. Ils prennent une place à trente pfennigs et s'affalent dans un siège qui couine lamentablement. Quel délice de pouvoir dormir au chaud, bercé par une douce musique !

En débouchant sur la Place Hacke, Otto s'arrête.

"Tiens, regarde ce pauvre fou."

"Il se prend pour le fils de Dieu."

"Tu le connais ?"

"Ça fait déjà pas mal d'années."

Il n'y a pas un vagabond qui ne connaisse pas Dato Sago, alias Notre pain quotidien. Il est convaincu que le Tout-Puissant l'a chargé d'une mission. Ça lui a valu des milliers de raclées, de fréquents séjours en prison et en hôpital psychiatrique, mais il n'en démord pas : il est le fils de Dieu. Le voilà planté sur la Place Hacke, toujours vêtu de son légendaire sac de jute que la crasse lui colle à la peau ; ses jambes velues et toutes crottées sont très vaguement protégées par des molletières ; il porte un filet en guise de ceinture. Il regarde dans le vague, plongé dans ses méditations célestes. Ses cheveux d'une incroyable longueur se confondent avec sa barbe hirsute et flottent autour de sa silhouette desséchée. Telle devait être l'allure de nos ancêtres lorsqu'ils venaient de perdre une bataille contre les Huns.

"Dieu soit avec toi, Dato Sago !"

Il relève la tête, ouvre lentement ses paupières pourpres. Au milieu du visage décomposé flamboient deux yeux terrifiants et fanatiques.

"Et avec toi l'Esprit Saint."

"D'où est-ce que tu viens comme ça ?"

"De l'autre monde."

"Nous raconte pas que t'as fait un séjour sur la lune !", badine Otto.

La tête de mort le foudroie du regard et psalmodie en gardant les lèvres pratiquement immobiles : "Je suis le Prince des ténèbres."

"Grand bien te fasse. En tout cas, c'est pas moi !"

Je fais signe à Otto de se taire et m'autorise une petite plaisanterie. En toute innocence, je lance à Notre pain quotidien : "Est-ce que tu es heureux ?"

"Je suis Dieu."

"Et moi, comment est-ce que je peux être heureux, Dato Sago ?"

"T'as qu'à être Dieu !"

Les tramways nous cassent les oreilles, les bus vont et viennent dans un tintamarre de moteurs et de klaxons, Berlin trépide, mugit, gémit, pantelle au rythme infernal de son existence hystérique, et lui me déclare que je n'ai qu'à être Dieu !

"Et comment je fais ?"

"Va dans le désert à la recherche de la sagesse, prends conscience de la purulence de ton univers, jure de le détruire comme une vulgaire punaise, et tu seras Dieu."

"Un peu léger, ton programme", lui rétorque Otto.

"Tu n'es pas heureux, Dato Sago."

Son regard, le regard d'un animal sidéré et rendu fou par la souffrance, pénètre le mien. Ses lèvres exsangues murmurent : "Je suis forcément heureux puisque je suis Dieu."

Sa tête retombe sur sa poitrine. Ses bras squelettiques et tout en nerfs pendouille par les entailles du sac de jute. Dato Sago, alias Notre pain quotidien est reparti dans un autre monde. Nous nous éloignons.

"Comment as-tu connu cette espèce de gnome grotesque et difforme ?"

"La première fois que je l'ai rencontré, c'était à Zurich. Ce jour là, il s'approchait des gens et leur chuchotait à l'oreille que la fin du monde était arrivée. Ils ne tardèrent pas à être des centaines à l'entourer. Un homme lui a même demandé comment il faisait pour ne pas avoir froid. Tu

sais, c'était en plein hiver et il marchait pieds nus. Mais lui s'en tenait à affirmer que la fin du monde était venue. Alors il y en a un qui lui a crié : "En attendant, vous feriez mieux de vous payer une bonne paire de chaussettes, Monsieur le prophète !" Comme l'attroupement qu'il provoquait entravait la circulation, les flics ont fini par le ramasser. Qu'est-ce qu'il leur a mis, le Pain quotidien : Sales vipères...! Vous n'êtes qu'une bande de loups déguisés en bergers...! Dieu vous réduira à néant...! Mais telle n'était pas du tout l'intention de Dieu. Dieu ne les a même pas empêchés de le passer à tabac."

"Vers 1925, il y avait rien qu'à Berlin un bon millier de derviches comme lui", commente Otto en souriant. "À cette époque, un vent de folie a déferlé sur l'Allemagne et les plus dingues se sont faits prophètes. Un certain Häusser, qui se prenait pour le Messie, s'est même présenté aux élections présidentielles. J'allais souvent les voir dans les réunions qu'ils organisaient à l'école de la rue Weinmeister. Ils étaient divins à tous égards. Pas question qu'ils s'assoient sur les bancs de l'école, ils se plantaient debout dessus. Lorsqu'on est un vrai Dieu, on ne se rase pas et on ne se fait pas non plus couper les cheveux. Mais pour être encore plus divins, ceux là ne se lavaient jamais. Pendant la campagne présidentielle, Häusser sillonnait les rues avec une valise sur laquelle il avait peint son nom en blanc pour qu'on le reconnaisse."

"C'était en 1925 ?"

"C'est bien ce qu'il me semble."

"Aujourd'hui, on est en 1933 !"

"Et les prédicateurs refont surface. À l'époque j'étais naïf et je les adulais."

"Et maintenant ?"

"Tu as bien vu comment je l'ai traité !"

"Pourtant tous ces pauvres fous sont bien toujours le produit des maux et de la misère qui rongent l'Allemagne. En tout cas, il est probable que Dato Sago, alias Notre pain quotidien, va se retrouver dans un camp de concentration."

"Ça, c'est pratiquement certain."

Aux abords du passage souterrain qui mène de l'Alexanderplatz à la gare de la Bourse, la puanteur est insoutenable. C'est là qu'arrivent tous les jours les fruits et légumes en provenance de la région de Berlin. Mais ce n'est pas tant le reliquat avarié du chargement des camions jeté sur le sol qui répand cette odeur nauséabonde. Ce sont les millions de poissons que des manutentionnaires athlétiques et en cuissardes transportent dans des filets gigantesques sur leurs larges épaules jusqu'aux chambres froides. Tout le quartier entre l'Alexanderplatz et la gare de la Bourse empeste le poisson crevé.

"Pressons-nous."

Mais Otto me retient par le bras : "Regarde !"

"Qu'est-ce qu'il y a ?"

"C'est ça la barbarie !"

Des hommes et des femmes en guenilles fouillent dans la décharge des fruits et légumes pourris. Ils sont venus avec des cabas ou des paniers. Ils examinent chaque tomate, chaque chou, afin de récupérer ce qui peut encore être consommé. Ils bourrent leurs sacs de déchets infectes dans lesquels fourmillent les asticots. Ils sont voraces comme les fauves en cage. Ils grognent ou produisent des sifflements agressifs dès qu'on se rapproche un peu trop d'eux. Ils veillent sur leurs trésors, l'œil méfiant et mauvais. Deux vieilles femmes se volent dans les plumes en se traitant de tous les noms. Les doigts desséchés s'agrippent aux hardes.

"Regarde-les bien, ce ne sont sûrement pas des femmes d'ouvriers ! Observe leur physionomie ! Elles n'ont pas toujours été dans la misère !"

Elles couinent comme des souris, mais leur regard est celui des vautours : "Elles se battent pour une tomate pourrie !"

Et soudain se déroule une scène extraordinaire. Une escouade de SA débouche du coin de la rue : "Vois ces visages, vois ces mains ! En voilà des ouvriers !"

Les SA se fraient un chemin à travers la décharge des fruits et légumes. Quelle allure martiale ! Ne sont-ils pas les soldats du Führer, les prétoriens implacables du Parti nazi ? Non contentes de piétiner les précieuses denrées dont le jus s'écoule dans le caniveau, leurs bottes refoulent sans ménagement les vieillards affamés jusqu'au bord du trottoir. Les pauvres gens contemplent le carnage en pleurant, mais dressent néanmoins lamentablement leur bras affaibli : "Heil Hitler !" Les deux femmes qui étaient en train de se battre restent elles aussi pétrifiées au bord du trottoir, la main droite tendue : "Heil Hitler !" Et tandis que nous gratifions les SA d'un splendide salut hitlérien, Otto me glisse encore une fois : "C'est ça la barbarie !"

"Ramenons, si tu le veux bien, la roue de l'histoire quelques décennies en arrière. Ta mémoire n'est pas si confuse que tu aurais oublié les millions de prolétaires qui ont manifesté sur cette place. Tous les grands noms du mouvement ouvrier allemand sont passés par ici. Des centaines de fois, des milliers de fois, les communistes et les social-démocrates ont foulé ce bitume. Des millions de poings dressés y ont prêté serment, y ont juré fidélité, attachement, dévouement à la cause prolétarienne. Le 21 octobre 1928, pour la date anniversaire de la loi

antisocialiste proclamée par Bismarck cinquante ans auparavant, j'ai vu ici des ouvriers aux cheveux tout blancs écouter une chorale leur chanter un hymne à la liberté, acclamer leurs dirigeants, applaudir la police¹. Leur fougue militante était la même qu'un demi-siècle plus tôt. Hier j'ai lu dans le journal qu'on avait mis en prison un social-démocrate de quatre-vingt-six ans. Ramène la roue de l'histoire en arrière, mon ami. Souviens-toi des salles de réunion enfumées, des drapeaux rouges, des orateurs en nage. Ça, c'était il y a vingt ans, il y a soixante-dix ans. À l'époque aussi, le peuple était à genoux devant son messie et attendait, le souffle court et gémissant, que l'on accomplisse son rêve. Le rêve ne s'est jamais concrétisé."

Nous nous retrouvons sur la vaste esplanade du Lustgarten. À une centaine de mètres de nous, des petites filles nourrissent les pigeons avec des grains de maïs.

"Des milliers de fois le peuple a manifesté pour réclamer plus de justice. En vain ! La justice ne se réclame pas, il faut l'imposer par la force. La patience a conduit le peuple à sa perte. Un jour se sont rassemblés sur la place tous les estropiés de Berlin, des aveugles, des sourds, des boiteux, tous ceux que la vie avait le plus cruellement brisés. Est-ce que tu sais ce qu'ils revendiquaient ? Qu'on ne leur diminue pas leur maigre pension. Ils redoutaient une diminution de vingt pour cent, et ils ont été satisfaits qu'on ne la leur diminue que de dix. Ah, cette place ! C'est là que durant quarante ans se sont déroulées les manifestations du 1^{er} mai. Il est aussi arrivé que la place reste vide. Ordre du gouvernement. Une fois c'est même un socialiste qui a interdit le rassemblement et il a fait tirer sur ceux qui

1. Celle-ci était désormais sous l'autorité de Karl Zörgiebel, préfet de police social-démocrate de Berlin, qui six mois plus tard empêchera les syndicats de célébrer le 1^{er} mai.

s'étaient refusés à obéir. Ainsi vont les choses. Mais les travailleurs social-démocrates n'ont pas cherché à mettre dehors ce préfet de police. Ils ont continué à le tolérer et à attendre la venue du socialisme. Erreur fatale : au lieu du socialisme, ils ont hérité du fascisme. Il y a eu un temps où les travailleurs en armes s'étaient débarrassés des monarques et des pontifes. C'était au moment des Spartakistes. Mais où sont désormais les Spartakistes ? Ça fait quatorze ans que la République de Weimar affame le peuple, que les social-démocrates vont de trahison en trahison, que les différences sociales s'aggravent, que le chômage augmente, que la disette règne, que tout pousse à la révolution ! Et au final ? Non seulement le peuple ne se mobilise pas pour liquider le système économique-social dont il est victime, mais pire encore il marche à contre-courant de sa mission historique."

"Donc tu ne crois pas que la révolution est possible ?"

"La seule chose à laquelle je crois, c'est à la barbarie !"

"T'es pas sérieux ?"

"Ça veut dire quoi, pas sérieux ? En Chine, en Inde, des millions d'individus crèvent de faim. En Europe, la guerre a fauché dix millions de vies dans la fleur de l'âge. L'énorme majorité de l'humanité vit dans des conditions odieuses. Pourquoi est-ce que tous ces gens ne se défendent pas ? Pourquoi est-ce qu'ils ne se révoltent pas ?"

"Et toi, comment est-ce que tu te défends ?"

Otto esquisse un sourire : "Moi, je me défends tout seul. Je me bats vaille que vaille contre ce monde de dingues. Je suis un déclassé, un sous-homme qui n'a pas sa place dans la société."

"Tu m'avais pourtant raconté que tu étais d'un optimisme à toute épreuve."

"Je suis Otto, l'être le plus affligé d'Europe."